

Expliciter n° 54 mars 2004

Objectif : recueillir de l'information. Oui, mais laquelle ?

Armelle Balas

Depuis quelque temps je constate, lorsque je forme différents groupes aux techniques d'explicitation, que ce qui réunit tous les participants c'est leur besoin de savoir recueillir de l'information, même si leur demande est de savoir poser des questions. (Cela peut paraître une lapalissade, mais je suis longtemps restée focalisée sur le questionnement alors que celui-ci n'existe que dans le but de recueillir des données !) Mais ce qui distingue les groupes ou les individus, c'est la « nature » de l'information recherchée (pour l'instant, je ne suis pas sûre de l'exactitude du terme, mais je vais m'en contenter) et son degré de finesse (fragmentation).

Par exemple, les enseignants qui souhaitent à aider les élèves dans leurs apprentissages, cherchent probablement à comprendre comment les élèves ont fait pour réussir ou échouer un apprentissage et cherchent donc à recueillir des informations sur l'activité mentale de l'élève. De la mise en mot de cette activité cognitive peuvent ensuite émerger les savoirs et les savoir-faire (justes ou erronés) qui ont guidé cette activité.

Les animateurs de séances d'analyse de pratique, qui veulent favoriser les prises de consciences sur la manière conduire une activité passée, réussie ou échouée (partiellement ou totalement), cherchent à faire décrire la conduite de cette activité jusqu'aux micro opé-

rations (du type prises d'information, prises de décision), mais aussi jusqu'à ce qui sous-tend les actions, c'est à dire les valeurs ou les missions dont se sent investi l'enseignant, le formateur ou le soignant.

Les conseillers qui aident à l'orientation des candidats à la VAE (validation des acquis de l'expérience) ou qui accompagnent la rédaction du dossier destiné au jury cherchent à faire décrire les activités les plus représentatives du candidat dans son métier ou ses activités bénévoles ou sociales, pour en faire émerger les compétences, c'est à dire l'ensemble des ressources que le professionnel candidat « combine pour pouvoir agir et réagir dans une situation professionnelle complexe particulière en vue d'une finalité »¹. Ces ressources peuvent aussi bien être les connaissances que les savoir-faire, les capacités cognitives que les attitudes, les connaissances personnelles que celles détenues par un réseau d'interlocuteurs. Dans ce contexte-là, le conseiller n'interviewera probablement pas le candidat jusqu'aux prises d'information fines ni jusqu'à l'activité mentale, même si celle-ci « se donne à voir » partiellement.

On le voit, l'information recherchée n'est pas toujours de même nature et n'a pas nécessairement le même degré de finesse de fragmen-

¹ Le Boterf, L'ingénierie des compétences, édition d'organisation, 1998, p. 69

tation. Mais, en plus, elle n'est pas toujours clairement définie par l'intervieweur lorsqu'il mène un entretien.

Ce qui réunit également les participants de ces formations, c'est leur insatisfaction dans leurs recueils d'information antérieurs : « j'aimerais aider la personne à décrire ses compétences, mais je m'arrête vite, parce que je ne sais plus quoi demander, ni comment faire. ».

Cet intérêt commun pour la recherche d'informations qu'on n'a pas su recueillir jusqu'à maintenant m'a donc incitée à introduire mes interventions par cette question : « quelle est la nature de l'information que vous voulez recueillir ? ». Ainsi, je souligne cette « évidence » dès le début de la formation : ce que nous cherchons quand nous venons nous former aux techniques d'explicitation, c'est à savoir recueillir un certain type d'information qui, jusqu'à maintenant, nous a échappé.

Cette entrée en matière permet également de clarifier la notion *d'objectif partagé* avec l'interviewé « que cherchons-nous ensemble ? ». La réponse peut-être : « je veux comprendre comment je fais pour échouer lors de mes entretiens d'embauche, je veux savoir comment je fais pour mémoriser des connaissances en biologie et comment je fais pour ne pas y arriver en mathématiques, je veux comprendre comment j'ai réussi ce devoir et échoué tel autre, je veux savoir quelles compétences je mets en œuvre quand j'exerce le métier que j'exerce, je veux savoir décrire ce que j'ai fait de nouveau et d'innovant dans ma pratique professionnelle ». C'est cet objectif, défini par l'interviewé avec l'aide de l'intervieweur, qui va commencer à préciser quelle est la nature de l'information et le degré de finesse visés. L'échec des entretiens d'embauche peut se situer à tous les niveaux de l'activité. La réussite ou l'insuccès de la mémorisation ou d'exercices scolaires concerneront plus sûrement la manière d'apprendre (cf. le modèle de l'apprentissage de Jean Berbaum² : les attitudes développées par l'apprenant vis à vis de soi, des autres, de l'objet d'apprentissage, du changement et de l'apprentissage lui-même ; les situations choisies ou subies pour apprendre ; le traitement de l'information ; la prise de distance c'est à dire l'évaluation du résultat, la mise en relation avec les stratégies = la métacognition)

² BERBAUM, J. Développer la capacité d'apprentissage, 1990, ESF.

l'analyse des compétences se satisfera peut-être en premier lieu de la description des opérations mises en œuvre dans l'activités professionnelles, mais si on souhaite approfondir les capacités cognitives, les attitudes, les savoirs qui étayent ces activités et ces opérations, il faudra probablement accompagner la personne dans la description de micro opérations et l'aider ensuite à expliciter les savoirs sur lesquels elle s'appuie pour agir de la sorte.

Lors des formations que j'anime, les stagiaires témoignent que cette notion de « nature de l'information » prend réellement « corps » ou « sens » lors du début de la dernière session, lorsque je demande aux participants d'analyser les protocoles (qu'ils ont recueillis et partiellement tapés), à partir d'une « grille de lecture » que j'ai formalisée et que je leur fournis, en leur rappelant à quoi fait référence chaque terme.

Cette grille, sous forme d'arborescence, reprend les différents contenus possibles des répliques de l'interviewé, décrits par Pierre dans son premier ouvrage³. Elle est également la trame plus ou moins explicite des exercices que je propose en formation.

En formation, je présente donc cette grille d'analyse dans l'objectif d'apporter un éclairage « simple » sur les contenus des répliques qui puisse aider les participants à « donner du sens » sur ce qu'ils recueillent quand ils questionnent, et à relier les différents exercices proposés pendant la formation à leur propre objectif initial quand ils se sont inscrits à ce stage et quand ils conduisent des entretiens professionnels. Elle me paraît simple d'utilisation et utile pour une formation « de base » parce qu'elle reprend ce qui me paraît « devoir être acquis de manière stable » à la fin d'une formation « initiale ».

La grille et la manière dont je l'introduis.

A la fin de la première session, je demande aux participants de réaliser un « travail à la maison ».

³ VERMERSCH, P. L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue, 1994, ESF.

Consignes de recueil de données

- 1) Enregistrer un entretien avec l'accord de l'interviewé (dans un cadre privé ou professionnel)
- 2) Écouter la totalité de l'entretien.
- 3) Choisir un ou deux « morceaux choisis » (intéressants, difficiles, qui questionnent, ...).
- 4) Transcrire in extenso ces morceaux choisis en les présentant de la manière suivante
 - Intervieweur 1 : _____
 - Interviewé 2 _____
 - Intervieweur 3 _____
 - Interviewé 4 (silence)
 - Intervieweur 5 _____
 - Etc ...
- 5) Photocopier en x exemplaires.

Au moment du retour de l'intersession, je commence par un tour de table où chacun dit comment il a utilisé tout ou partie des techniques auxquelles il a été formé lors de la session précédente.

Je présente ensuite la grille d'analyse que j'écris au tableau (je leur donnerai ensuite une feuille, pour mémoire). L'avantage de cette présentation est qu'elle me permet de rappeler en même temps les notions nommées (vécu émotionnel, imaginaire, action, les différents satellites de l'action, ...).

Si une catégorie « émerge » lors de la restitution du travail qui va suivre et qui n'apparaît pas dans la grille, nous cherchons à voir où elle pourrait se situer. Ce qui est apparu, pour l'instant, ce sont surtout des contenus « à cheval » sur deux catégories. Mais aussi des contenus qui parlent de l'ETAT de la personne qui ne font pas partie de l'action, qui ne sont pas contextuels, et qui sont plus que des commentaires selon moi parce que subjectif au moment de l'action (par exemple : j'étais fatigué, j'étais en colère, je me sentais prête, ...).

Je récolte ensuite les protocoles produits par les participants pour en donner un exemplaire à chacun.

Je demande ensuite aux participants de se mettre en petits groupes (entre 4 et 5 personnes par groupe) et d'analyser les DONNÉES RECUEILLIES et de « catégoriser les réponses fournies par l'interviewé à l'aide de cette grille » (et donc d'oublier pour l'instant les questions qui ont généré ces réponses, sauf quand on en a besoin pour comprendre de quoi parle une réponse « élidée »). Leur attention est donc prioritairement tournée vers les répliques de l'interviewé.

Grille d'analyse des réponses de l'interviewé

De quelle nature est le contenu de la réplique (ou les éléments de la réplique) ? Quel en est le contenu ?

- imaginaire (le verbe est souvent au conditionnel)
 - o passé (l'interviewé imaginait : on est dans l'action passée)
 - o présent (l'interviewé imagine maintenant ce qu'il aurait pu faire d'autre, par exemple)
 - o futur (l'interviewé imagine ce qu'il fera ultérieurement)
 - o
- théorie
 - o prescriptif (pour réaliser telle chose, il faut d'abord ... puis ensuite ...)
 - o savoirs sur la pratique (« quand on double une voiture, on regarde dans son rétroviseur, on met son clignotant, on déboîte, ... »).
 - o
- vécu de l'interviewé (l'interviewé parle bien de ce qu'il a vécu)
 - o émotionnel (les émotions vécues pendant cette action)
 - o sensoriel (le ressenti physique pendant cette action)
 - o aperceptif (nature de l'évocation)
 - o action de l'interviewé (et non des protagonistes de la situation)
 - en général (d'habitude, en général, souvent, ...)
 - singulière évoquée en PPI (ce jour-là, à ce moment-là)
 - satellites de l'action (danse de l'EDE) : le contexte de l'action (Qui, Quoi, Quand, Où, Combien, ...), les jugements et les commentaires

sur l'action, le but de l'action ponctuelle, les savoirs qui sous-tendent cette action.

- Action à différents degrés de finesse
 - étape,
 - tâche,
 - opération,
 - sous-opération
 - prise d'information
 - prise de décision
 - exécution « fine »
 - à un instant T (du moment évoqué)
 - les savoirs mobilisés
 - les intentions
 - les critères
 - la visée attentionnelle
 - les valeurs qui sous-tendent l'action
 - la mission dont se sent investi l'interviewé à cet instant T
 - l'identité qui est la sienne à ce moment-là
 - ...

Les références théoriques

Il me semble que cette grille permet de comprendre le « feuilletage » de ce vers quoi les questions de l'intervieweur orientent l'attention de l'interviewé lors de l'entretien :

- Les domaines de verbalisation
- Le général ou le singulier avec tout ce que cela suppose de position de parole incarnée
- Les satellites de l'action ou l'action elle-même
- Le niveau de description de l'action
- La fragmentation « chronologique » de l'action
- La « fragmentation synchrétique » de l'action

Exemple d'un entretien analysé.

J'ai choisi cet entretien parce qu'il s'inscrit bien dans l'objectif initial fixé par l'intervieweuse : recueillir la description d'activités professionnelles de l'interviewée dans le cadre d'un travail d'orientation / insertion et que les questions formulées permettent de recueillir toutes sortes de « natures d'information ».

Pour des raisons de volume de cet article, j'ai enlevé les premiers échanges de présentations. Pour des raisons de temps, je n'ai pas ajouté de commentaires à toutes les répliques de A.

Cet entretien a été réalisé par une stagiaire qui avait suivi deux premières journées de formation dont voici la trame succincte (en termes d'objectifs de formation) :

- Connaître les étapes de la prise de conscience.
- Distinguer les différents domaines de verbalisation.
- Faire spécifier un moment de l'expérience.
- Passer un contrat de communication.
- Guider vers l'évocation d'une situation singulière.
- Faire décrire le déroulement de l'action singulière.
- Repérer les absences d'information (cycles temporels).
- Fragmenter la description (chronologique).
- Repérer les satellites de l'action.
- S'accorder par la posture.
- Questionner l'action dans le contexte professionnel de l'insertion.
- Réguler l'entretien.

<i>Répliques.</i>	Nature de l'information.	Commentaires.
D 11 Pouvez-vous me décrire votre parcours professionnel ?		
S 12 Alors, j'ai été caissière / dans des grandes surfaces puis à Mac Do, / à la caisse et en cuisine.	Vécu « Etat ». Contexte. Lieu de l'activité	L'information correspond à une partie de la demande : les métiers choisis sont-ils présentés « dans le parcours », sont-ils exhaustivement nommés ?
D 13 Vos yeux pétillent quand vous parlez de Mac Do. Ca vous plaisait beaucoup ?		
S 14 Oh oui, j'ai adoré./ Mais ils me proposaient que des contrats à mi-temps, / alors je suis partie.	Vécu émotionnel passé. Contexte > Action singulière.	S fait apparaître le balancement entre le positif et le négatif. Le négatif l'a emporté.
D 15 Qu'est-ce qui vous plaisait dans ce travail ?		
S 16 Le contact avec la clientèle / et le fait d'avoir plein de choses à faire, / mais surtout les clients.	Origines contextuelles du vécu émotionnel.	S focalise son attention sur une partie du contexte, mais on reste dans le général.
D 17 S'ils vous proposaient un autre contrat, vous y retourneriez ?		
S 18 Oui, sans hésitation !	Imaginaire futur.	On n'est pas ici dans l'explicitation d'une action passée. Mais c'est aussi l'objectif d'un entretien d'orientation de questionner l'intérêt pour un type d'activité.
D 19 Vous avez le sentiment d'avoir un bon contact avec les gens ?		
S 20 Oui, toujours.	Satellites de l'action : Jugement général. Opinion.	
D 21 Comment le savez-vous ?		
S 22 Tout le monde me sourit, je ne me fais jamais « engueuler », les gens s'adressent à moi facilement, la preuve !	Critères de « bon contact ».	Le « général » se concrétise, mais n'est pas encore devenu singulier.
D 23 Quand vous étiez petite, cela se passait de la même façon ?		
S 24 Oui, j'ai toujours été souriante et aimable.	Jugement présent sur un « état » passé et présent.	Information sur l'image de soi.
D 25 Quand vous étiez à l'école, vous saviez ce que vous vouliez faire comme métier ?		
S 26 Pendant un moment, hôtesse de l'air.	Imaginaire passé (?).	
D 27 Comment vous sentiez-vous attirée par ce métier ?		
S 28 Tout le monde me disait que j'avais la carrure./ Faut dire qu'à l'époque j'étais un peu mieux foutue que maintenant. ! / J'ai trouvé une école./ mais c'était loin et mes parents n'avaient pas les moyens. / Alors, j'ai redoublé ma 3 ^{ème} !	Contexte. Commentaires sur état passé + présent. Résultat d'action(s) non nommée(s). Contexte. Action singulière (lien de causa-	Cette réplique montre bien comment un interviewé « non guidé » peut « gambader d'un contenu de verbalisation à l'autre. La difficulté du débutant et de savoir quoi questionner et dans quel objectif.

	lité étonnant !)	Si notre objectif général est de recueillir la description de l'activité de l'interviewé, nous sélectionnerons les verbes d'action avec le « je » Cependant, tous les verbes d'action n'ont pas la même importance : ici, demander « comment vous avez redoublé ? » n'aurait pas de sens par rapport à l'objectif de parcours professionnel.
D 29 Vous dites que tout le monde vous disait que vous devriez faire ce métier. Mais vous, qu'en pensiez-vous ?		
S 30 Bof ! C'est plutôt parce que tout le monde le disait.	Commentaire présent sur imaginaire passé.	
D 31 Est-ce que vous aviez un autre désir ?		
S 32 Oui, je voulais être aide-soignante. J'en ai toujours rêvé. / J'ai même commencé une école / et ça me plaisait énormément. / On apprenait à faire des lits avec des personnes dedans .../ Mais bon, j'ai rencontré mon copain et j'ai tout arrêté.	Imaginaire passé. Action singulière. Jugement passé. Action générale. Action singulière.	Cette réplique montre ce que peut être une action singulière, même si elle est « à maille large », une action générale qui pourrait être « singularisée » et « subjectivée »
D 33 Vos parents, qu'est-ce qu'ils en ont dit ?		
S 34 Ben, ils étaient divorcés et je ne voyais plus ma mère à l'époque. / J'ai dit à mon père « j'arrête tout » / et il m'a dit « c'est comme tu veux ».	Contexte. Action singulière. Contexte.	
D 35 Comment saviez-vous que c'était le bon choix ?		
S 36 J'en savais rien mais tout ce que je savais c'est que j'en avais marre de plus voir mon copain ? / J'avais que les week-ends, et lui, le dimanche, il allait au foot alors j'en pouvais plus.	Savoirs qui guident l'action ? Contexte.	
D 37 C'est un regret d'avoir abandonné ?		
S 38 D'un côté oui, parce que je ne fais pas le métier que je voulais, mais de l'autre, j'ai rencontré mon copain !/ ça fait 5 ans mardi qu'on est ensemble.	Commentaire présent sur état présent. Contexte.	
D 39 De toute façon ce n'est peut-être pas perdu. Si vous le voulez vraiment vous pourrez peut-être reprendre cette formation plus tard.		
S 40 Ben là, j'attends / parce que mon copain va passer le concours pour être gendarme./ Si il l'a, il sera certainement muté dans le nord. Comme ce sera pas loin de la région parisienne et qu'il y a une école, je m'inscrirai là-bas./ je me suis	Action présente. Contexte présent. Imaginaire futur.	

renseignée. / Mais pour l'instant, on sait rien. Il se prépare. Il révisé. Il l'a déjà passé deux fois et il n'a plus qu'une seule chance. (silence)	Action passée singulière. Contexte.	
D 41 Revenons à votre désir d'être aide-soignante. Comment vous est venue l'envie de faire ce métier ?		
S 42 Ma grand-mère travaillait dans une maison de retraite. Elle adorait son métier. / Un été, j'ai travaillé avec elle. / C'était SUPER.	Contexte. Action singulière passée. Jugement.	
D 43 C'était super ?		
S 44 Oui, ils m'appelaient « ma poulette », ils étaient gentils et toujours contents que je m'occupe d'eux.	Indicateurs du jugement dans le contexte.	
D 45 De quelle autre façon ils vous montraient qu'ils étaient contents ?		
S 46 Ils me disaient que j'étais jolie, gentille. / ça s'est vraiment bien passé, / j'aime bien les personnes âgées.	Contexte. Jugement sur passé. Commentaire présent.	
D 47 Ce qui vous a plu ce sont les témoignages de reconnaissance et de sympathie, ou encore d'autres choses ?		
S 48 C'est surtout que je n'ai jamais eu de problème avec eux. ça se passait bien avec tout le monde /. Ma grand-mère était contente aussi, elle aurait trop voulu que je fasse ce métier. Maintenant elle est en retraite mais elle espère toujours que je vais faire ça./ C'est sûr, elle a raison, c'est mieux que de travailler dans la sécurité.	Indicateurs dans le contexte (et soi ?) Contexte présent. Jugement, commentaires.	
D 49 Ca ne vous plaisait pas ?		
S 50 Ben si, quand même. / Mais j'ai été obligée d'arrêter.	Jugement. Action (+ ?)	
D 51 Qu'est-ce qui vous a fait arrêter ?		
S 52 J'avais peur. / Les gens me menaçaient. Il fallait que je me fasse accompagner tous les soirs à ma voiture. / Après, je n'osais même plus sortir en ville. J'avais toujours peur de tomber sur quelqu'un que j'avais arrêté.	Etat. Contexte. Etat (?)	
D 53 Vous n'avez pas fait ça longtemps, alors ?		
S 54 Quand même deux ans. / Et après, j'ai démissionné.	Contexte. Action singulière.	
D 55 Comment en êtes-vous venue à faire ce métier ? C'est assez particulier et j'ai du mal à vous imaginer.		
S 56 C'est sûr, c'est particulier ! / C'est par un ami de mon père qui était flic à l'époque. Il savait qu'il y avait une place à prendre et il a tout de suite pensé à moi. Si si ...	Jugement. Contexte.	
D 57 ça ne vous a pas fait peur ?		

S 58 Ha, non. Au début, j'étais vachement contente, ça me plaisait beaucoup. J'ai appris vite. J'avais vraiment envie d'être efficace.	Etat émotion. Jugement passé. Action générale. But.	
D 59 Comment saviez-vous que vous étiez efficace ?		
S 60 C'est les chefs qui le disaient. On pouvait compter sur moi.	Contexte. Jugement.	
D 61 de quelle façon se présentait votre travail ?		
S 62 On avait plusieurs postes à faire : vidéo surveillance, arrière caisses ou entrée.	Contexte.	
D 63 Vous aviez une préférence ?		
S 64 Ben la vidéo c'était « chiant ». / On regarde les écrans toute la journée, quand on voit quelque chose on doit appeler les collègues pour qu'ils s'en occupent. / Ah si, une fois j'ai repéré deux mecs qui tournaient autour des ordinateurs portables. Je me dis ceux là, ils vont t'en « chouraver » un. D'un coup j'en vois / un qui sort une petite barre de fer et qui fait sauter le verrou. / J'appelle les collègues : « vite, vite, ils m'embarquent un portable ». Je regarde à l'écran, je le vois / qui le fout sous son blouson. / Je continue à surveiller et je les vois qui passent la caisse. / Ben oui, il n'y a pas de protection sur les trucs qui sont dans les vitrines. / Du coup je descends / et l'autre andouille à la porte qui leur dit « Messieurs,... » Ni une ni deux, ils jettent le matériel par terre et / on leur court après. / Les collègues les ont arrêtés. / Heureusement, / moi j'en pouvais plus. / Mais l'autre à la porte, je l'ai « engueulé », je l'ai traité de tous les noms !	Jugement. Action générale (prescriptif ?) Actions singulières. Contexte. Action singulière. Contexte. Action singulière. Commentaires, contexte. Action singulière. Contexte / commentaire. Action. Commentaire / état. Action singulière.	Cette réplique est celle qui est le plus en lien avec une situation singulière passée.
D 65 Vous dites toujours « ils m'ont volé ... », « mon matériel » ...		
S 66 Quand j'étais au boulot, j'avais l'impression que le magasin était à moi.	? Sentiment passé, état ?	Comment catégoriser cette réplique ?
D 67 Qu'est-ce qui vous faisait penser que le magasin était à vous ?		
S 68 C'est ce qu'on nous apprend. / On est responsable du contenu du magasin. Ils comptent combien ils se sont fait voler par mois et si le chiffre est important on risque de se faire virer/ . Moi, là, je leur ai fait économiser 14 000 / et le patron n'a rien dit. / On se fait engueuler si les gens volent, mais on se fait même pas remercier si on récupère la marchandise !	Contexte. Savoir + Contexte. Résultat de l'action Commentaire. Commentaire.	
D 69 ça aurait été important pour vous la		

reconnaissance du patron ? Ou plutôt : comment vous auriez aimé que ça se passe ensuite par rapport à la direction ?		
S 70 Je faisais comme si c'était mon matériel,/ alors j'aurais bien aimé être récompensée. /Mais en même temps, je m'en foutais aussi. Ce que j'aimais c'est quand il y avait de l'action.	Action générale. Imaginaire passé, vécu émotionnel ? Emotionnel passé.	
D 71 Je ne vous imagine pas dans ce rôle.		
S 72 Vous ne me connaissez pas. Tout le monde dit « elle est gentille, souriante » mais en fait je suis mauvaise. Faut pas venir me chercher, autrement, je cogne. Faut surtout pas lever la main sur moi.	Commentaires, jugement.	
D 73 Que se passe-t-il si on lève la main sur vous ? Vous vous êtes déjà battue ?		
S 74 Oui, souvent. Enfin, surtout au boulot. Mais il y a un truc, c'est qu'il ne faut jamais taper en premier, sinon on se fait virer. Donc moi, j'attends la première « patate » et après je frappe. Coup de pieds, coup de poing, même par terre. C'est mes collègues qui m'arrêtaient. Vous ne me reconnaîtriez pas. Mais bon, il y a quand même des fois où je me suis sentie très mal. En même temps, je suis vachement sensible.	Action générale (sous-entendue). Savoir. Action générale. Contexte. Commentaires. Etat (général) = commentaires.	
D 75 Comment vous rendiez-vous compte que vous étiez mal ?		
S 76 Par exemple quand je prenais des femmes qui avaient volé et qui me disaient que c'était pour leurs enfants, surtout au moment de Noël. Je ne pouvais pas supporter, j'allais me cacher pour pleurer, c'est mes collègues qui faisaient le boulot. Enfin, c'était temps que j'arrête. Mon copain, il est resté. En plus, on n'arrêtait pas d'en parler. C'est ce boulot qui lui a donné envie d'être gendarme. (rires. Silence)	Action générale. Commentaires. Contexte.	
D 77 Vous me résumez vos projets ?		
S 78 Alors, j'attends que mon copain passe son concours. En attendant, je cherche du boulot. N'importe quoi, moi je suis prête à tout. Quand il aura son concours, il sera muté dans le nord ou la région parisienne, là, je m'inscris au concours d'aide soignante et HOP.	Actions futures = imaginaire. Commentaires : état. Action future imaginaire.	
D 79 Merci beaucoup SO ... je crois		

qu'on va arrêter là.		
S 80 Si vous voulez que je vous raconte d'autres trucs, je reviens quand vous voulez. Je suis bien contente de vous avoir fait rigoler.		

Conclusion provisoire.

De son propre point de vue, l'intervieweuse de l'entretien enregistré et retranscrit avait un objectif plus ou moins explicite, plus ou moins partagé avec l'interviewé (le seul « vrai » objectif était de mener un entretien en situation professionnelle).

Comme nous avons l'habitude de le faire au GREX, elle a pu, lors de l'analyse de son protocole, repérer vers quelles informations l'interviewée s'est tournée, repérer les catégories qui ont été abordées, celles qui n'ont jamais été évoquées.

Et c'est en regardant les répliques de A qu'elle a ensuite pu regarder les questions qui ont généré ces répliques.

Nous avons ensuite cherché les questions qui auraient pu être formulées pour obtenir la nature de l'information recherchée. Mais cela suppose que l'intervieweur soit au clair avec la nature de l'information qu'il veut recueillir et peut-être qu'il ait une représentation « globale » de ces différentes natures. C'est ce que vise la grille fournie aux participants.

En l'état actuel de ce travail je souhaite enrichir et améliorer cette grille avec les participants du GREX, pour qu'elle soit théoriquement juste et concrètement utile dans la formation.

D'un autre côté, je suis très intéressée par le travail engagé par Pierre sur les effets des relances et notamment sur l'activité mentale qu'une réplique de B peut provoquer chez A (les questions qui ouvrent des fenêtres attentionnelles particulières, multiples, facilitantes ou gênantes, ...). Or, en tapant l'entretien qui précède, je me suis rendu compte que l'utilisation de la grille présentée ici oriente vers l'analyse du contenu des informations recueillies, mais non vers les mouvements attentionnels que décrit Pierre dans les « expliciter » 49 et 51.

J'ai donc commencé une analyse parallèle des réponses de A avec les domaines proposés par Pierre (Thèmes, actions, visée attentionnelle, objet, relation de production, relation de changement).

Je souhaite approfondir ce travail en analysant également des entretiens conduits avec

d'autres techniques et souligner ainsi la nature de l'information recueillie par les différents outils et techniques connues. Si vous avez ce genre de protocoles, je suis preneuse.

Par exemple pour la réplique S 12 :

Contenu : état de caissière et « en cuisine » (s'agit-il de la nature de l'information ?).

Actes : liste de certains emplois. (s'agit-il des actes passés ou des actes de A pendant l'entretien ?)

Visée att : passage rapide sans effort pour évoquer les métiers. (il y a ici toutes les déclinaisons de l'attention proposées par Pierre à la suite d'Husserl).

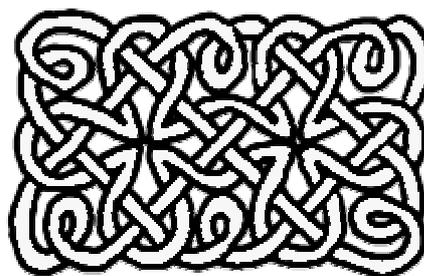
Objet : quelques métiers passés. (de l'attention)

Relation production : partielle (chronologique ?)

Relation changement : Oui.

Je me suis également intéressée à l'analyse de répliques d'un A interviewé par un B « expert » : Quelle(s) différence(s) avec un entretien de « novice » ? Cette grille a-t-elle encore du sens ? Ayant commencé l'analyse d'un protocole de ce type, j'ai rencontré, par exemple, des contenus à propos de la qualité de l'évocation présente, qui n'apparaît pas dans la grille proposée plus haut. Mais j'en suis au tout début de cette analyse. J'espère avoir avancé dans ces analyses le 29 mars pour vous en dire un peu plus.

Et vous, avez-vous des contenus de répliques qui n'entrent dans aucune des catégories proposées ? Y a-t-il des catégories que j'aurais oubliées dans la grille d'analyse ?



Faire émerger l'activité du moi par l'approche psycho phénoménologique.

Etude d'un vécu corporel, en première personne : quand écrire, c'est difficile.

Jacques GAILLARD
Formateur à l'IUFM NORD / PAS-DE-CALAIS
Professeur certifié de Technique FM ALEXANDER

« Cette vie du sens est notre vie même, elle est notre liberté non pas de choisir telle ou telle possibilité pré-donnée, mais de courir l'aventure du sens, sans pré-juger de ce qu'il est ou sera, mais en sachant qu'il est du côté du vivre et non du mourir. » Marc Richir . (1)

1 - L'ante début de l'écriture.

Je l'avais exprimé lors du dernier séminaire du GREX, je me perçois depuis quelque temps déjà, dans un flottement, un lâcher-prise, kaléidoscope de pensées et d'images labiles et peu stables, que je ne me décide pas à saisir. L'invitation faite par Pierre aux membres du GREX présents, de produire un article, a immédiatement fait sens. J'ai senti le possible comme nécessaire ; curieusement, sans hésiter et avec un à-plomb qui m'a surpris moi-même, un peu comme si je découvrais, dans l'épaisseur des mots, la teneur de ce que je disais, je me suis proposé, alors que je me savais sans projet, mais surtout, intérieurement confus et résistant depuis quelque temps à toute écriture.

C'est pourquoi, je me suis trouvé plongé de longs moments, dans une espèce d'errance mentale (était-ce un horizon visé à vide ?) pour chercher à identifier à propos de quoi je voulais vraiment écrire. J'éprouvais que quelque chose d'important, me tenant à cœur, pouvait être saisi. J'ai donc erré pas mal de jours, amplifiant, chaque heure passée à tenter de circonscrire l'objet d'écriture, un malaise et le regret de m'être engagé aussi imprudemment, l'échéance du 14 Mars n'étant pas si éloignée que cela. Finalement, c'est en m'accordant d'écrire à partir de ce que j'éprouvais de moi, que m'est apparu ce qui était au cœur, déployé par

l'acte d'écriture même. Après un certain nombre de suspensions, de réductions et de lâcher-prises. Voyons un peu.

a- Mêmeté et écriture :

M'est apparu assez clairement, au début de cette phase, que je redoutais non pas l'écueil de la page blanche, mais surtout la confrontation à ma propre activité egoïque d'écriture .

En premier lieu, de retrouver la « page noire », celle qui réitère les mêmes figures, les mêmes thèmes, trop attendue, délivrée par une certaine paresse mentale s'appuyant sur des schémas trop connus. En effet, je sens mes limites d'écriture en première personne, dont le flux émergent est balisé par des repères, des modes d'accès trop connus, par des expériences trop évidentes, mais surtout par des formalisations qui, lui pré-existant, tend à le contenir dans un conformisme tout fait. Paradoxalement, aujourd'hui, j'éprouve que ce qui m'aide à clarifier mes auto-explicitations, est, aussi, ce qui me limite dans l'accès à du conscientisable, pas même encore supposé. Une sorte d'écran d'évidence. Un peu comme si les repères et la clarification psycho-phénoménologique des actes de conscience ouvraient des possibles au déploiement en première personne et, dans leur guidance même faisait, pour moi, écran aux informations sub-liminales de ce qu'elles ne peuvent contenir. J'ai écrit un certain nombre de

textes, et j'ai crain, je crois, la reproduction du même. Comment me dégager, compte tenu des faibles critères de validation interne de la recherche en première personne, des modèles, des schémas, des concepts, qui s'installant en routines de faire et de penser, viennent, me semble-t-il interférer avec ce que pourrait être une complète émergence ? (A l'inverse, s'installer dans une posture d'émergence absolue, sans une structure minimale, est redoutable.)

b-Le soi les autres :

Mais surtout, m'est apparu que je ne voulais pas, non plus, recontacter et remettre en scène ce « moi » là, celui qui est l'auteur de ces textes, précisément ; je pressentais que je ne voulais pas me fondre dans cet espèce de confort par lequel, d'emblée, je me définis et on me reconnaît. Il y avait effectivement, dans ce rejet d'un type de production, indépendamment d'un souci de renouvellement de la production elle-même, un questionnement concernant le « qui » écrit. Qui suis je, de là ou j'écris, quand j'écris cela, de cette façon là ? A quoi, et surtout à qui répond-il, ce qui, écrivant de cette façon là ? Quelle place s'accorde-t-il, dans ce groupe-ci, en écrivant, à propos de cela, de cette façon la ? Maintenant que je regarde ce moment, outre ma préoccupation concernant la pertinence des objets d'écriture dont je me saisissais, référés à ma propre congruence-le « goût » que cela avait- je perçois également une intense activité de jugement à propos de la valeur de ces objets, référée cette fois-ci à leur recevabilité par autrui. Je l'exprime sans doute d'une façon un peu sommaire, mais je pense que je redoutais, dans mes résistances à me remettre à l'écriture, au-delà de la crainte de ne pas réussir à faire apparaître ce qu'il me tenait à cœur de formuler, d'avoir à assumer un « qui » sensiblement différent. A soutenir, aux yeux des autres. J'ai effectivement gardé en saisie pas mal de motifs d'écriture, des intentions se sont définies, mais confrontés à mon propre système de valeur (le goût que ça a), mais aussi à la valeur que cela pouvait avoir, du point de vue du GREX, j'ai développé, en les abandonnant successivement, un vide intentionnel des plus désagréable. La congruence du moi

et de l'intention, pourvoyeuse de facilité, fâcheusement absente en la circonstance. En terme temporels, cette phase là, m'a obsédé plusieurs jours et pas mal d'heures, sensoriellement chaotique, infléchissant vers les valences nettement négatives, développant un amer sentiment de vide et d'incapacité.

c-Changement de visée :

Et cependant, un jour, et je ne sais pas pourquoi je me suis autorisé cela- est-ce une intuition ?- j'ai choisi de tourner mon attention vers ce que je vivais, ici et maintenant, de le garder en saisie et d'écrire à son propos. De quoi est fait ce moment, ou j'ai envie d'écrire, sans être clair à propos de ce que je veux écrire, ni sur le comment je vais l'écrire ?

Acte décisif, déplaçant l'attention de ce qui devrait ou pourrait être, sur ce qui est, effectivement, et ce moment, mon ressouvenir est très clair, me paraissait alors non seulement bien mince, mais surtout de peu d'intérêt, eu égard l'épaisseur que devait avoir, dès son origine, un objet d'écriture pertinent. Toujours est-il, que prenant mon mal-être comme point de départ d'écriture, j'ai commencé à me laisser écrire ; j'ai cette impression qu'en m'accordant à ce qui se passait, même si cela était désagréable, je me suis libéré de tout un questionnement egoïque, dont l'effet le plus inhibiteur était effectivement de ne pas me permettre de dégager une intention, congruente à ce qui m'allait.

2-Le début de saisie de l'objet de l'écriture.

a-Bribes, émergence et lâcher-prise :

Faisant cela, j'ai commencé à me mettre en contact avec, ce qu'en cherchant, je rendais inaccessible, pourtant immédiatement disponible, en moi. Peut-être tout simplement, me suis- je accordé en m'accordant à mon état interne, de prendre ce temps (je suis d'accord avec toi, Nadine, à propos d'un autre rapport au temps) de laisser se constituer, sans inquiétude ni souci de réussite, graduellement, à partir de bien maigres fragments -qui, par contre étaient chargés d'un goût sans équivoque- des objets d'écriture, puis une intention, une visée dans lesquelles se dessinaient les contours de ce qui me tenait à cœur, qui faisait sens. Le moyen le plus simple, pour me trouver, n'était-il pas, en effet de me tourner vers

moi ? Truisme d'une rare banalité, auquel j'ai résisté, tout de même de longs moments. Le spectre de FM ALEXANDER et le principe de « projection dans le résultat » (2) plane sur mes propos. Au fur et à mesure de cette activité de clarification de visée (l'horizon que je visais au départ n'était ni vide, ni à vide, mais plein d'innombrables attentes, projections, qui confèrait d'ailleurs à ce moment un poids mental et sensoriel inhabituels) plus le kaléidoscope des possibles s'apaise dans une écriture qui me contient, plus se dessine le thème, l'intention qui aujourd'hui, me concerne.

b- Etat interne et conscience :

Je pense que j'avais envie d'écrire sur le fait de redouter d'écrire, lequel porte, en toile de fond, la question de l'ego et de son activité. C'est, je pense, cette question qui me tient à cœur, aujourd'hui. Et en vivant pleinement ce moment là, dans sa valence, son tissu sensoriel, en visant à vide de là, ça c'est constitué, en mots, en bribes de phrases. Je trouve particulièrement troublant la puissance de ce mouvement intérieur de l'acte noétique, qui, visant hors de moi, mais à partir de mon état interne, me ramène au cœur de moi-même, me faisant apparaître ce qu'en cherchant dans le déni de moi, je rends inaccessible. Le geste d'écriture, congruent à ce que je pressens (en écrivant cela, mes valences changent et j'éprouve un léger fourmillement au niveau de l'estomac, ainsi qu'une fibrillation entre les omoplates) me livre, à posteriori, ce dont, j'ai vraiment envie de parler. Je l'éprouve comme un chemin direct à moi-même, contournant les résistances de ce qu'il faudrait faire, bien faire...etc Nouvelle impression corporelle, à tonalité musculaire plus chargée, cette fois-ci (rétrécissement du champ visuel, durcissement du contact de mes avant-bras sur la table et de mes fesses sur le siège) très nettement consécutive à ce que je me suis dit, plus exactement, aux questions que je me suis posées : « qu'est-ce que cela vaudra du point de vue du GREX ? Quel intérêt cela peut-il bien avoir ? », particulièrement si je m'observe du point de vue (supposé) de ceux qui vont, à travers cette production, m'observer ! J'éprouve, à partir des variations de mon état interne, les variations de l'activité de mon moi, en interaction avec sa dimension sociale. Je reste néanmoins beaucoup plus conscient des variations de mon éprouvé, que des mouvements anarchiques et intempestifs de mon ego ! Curieusement, je perçois la congruence à moi-même, cette portion

congrue, ce juste nécessaire qui me délivre la facilité, comme incongrue, un peu déplacée, si je l'observe du point de vue d'autrui. Cependant, je pressens à certains moments, la nécessaire rupture de cette congruence, pour se renouveler, échapper à la symbiose auto-satisfaite de ce qui convient. Y aurait-il de bonnes questions que l'on pourrait s'adresser, ainsi qu'à d'autres, adressées de quelles façon, sous quelle forme, pour approcher et reconsidérer son activité egoïque ? Quelle serait l'approche discrète contactant indirectement, mais de façon spécifiée le moi ?

3 –Ebauche d'un objet d'écriture.

a- Saillance sensorielle / Discrétion du moi :

Je peux, maintenant, préciser ce à propos de quoi, j'avais envie d'écrire, que je redoutais de saisir frontalement, mais qui accompagnait depuis pas mal de temps, mon travail de formateur, mes séances d'Alexander, et mes cours d'improvisation : la puissance de l'activité egoïque, diffusant dans le corps en autant d'états internes. Avec cette hypothèse que l'essentiel de soi se jouerait ici, se déroulant, ensuite, en cascades de visées, de « pris pour thème », de saisies attentionnelles, de procédures, de sensations...tout un ensemble de strates de l'expérience plus facilement saisissables, au contraire de l'activité egoïque discrète, mais surtout masquée, d'une part par les effets sensoriels qui lui sont associés, d'autre part par le sentiment de permanence inébranlable de ce moi, par lequel nous nous disons vivre notre identité. La permanence de l'ego est, en effet, une conception solide de notre culture occidentale ; celle-ci vient oblitérer la conscience possible des mouvements de notre moi, très insaisissables, certes. Pouvez-vous me dire quelle est l'activité de votre moi quand vous vous sentez dans tel état interne ? Quoi de nouveau de moi se joue, quand je sens mes valences changer ? Qu'est-ce que je change, de moi, mon rapport aux autres, quand je me dis affecté ? Quel moi est présent quand je dis qu'il faut écrire, quand je dis qu'il me faut bien écrire, satisfaire une attente supposée ou quand je m'accorde le plaisir de le faire ? Personnellement, viser directement cela me laisse désespérément sans réponse.

b- De l'éprouvé corporel au moi :

Par contre, je perçois clairement que mes actes sont différents, surtout, que mon état interne n'est pas le même. Les produits noématiques de la conscience sont probablement très infor-

matifs des mouvements de la pensée, en particulier du «qui »s'exprime. Je pense, ici à Nadine FAINGOLD et de son projet de « dé-crypter les messages structurants » à partir des verbalisations de procédures, mais aussi de ce qui apparaît en périphérie, qui dégage davantage de sens. Pour ma part, et ceci est très intuitif car essentiellement tiré d'observations issues de mes séances d'Alexander, j'ai cette impression que tourner l'attention vers l'évocation d'états internes met en contact beaucoup plus intime et puissant avec l'identité et l'activité du moi, délivre davantage d'informations, le concernant. L'état du moi, tout comme l'état interne ont manifestement un point d'ancrage commun puissant : les valeurs (ceci expliquant sans doute pourquoi leur évocation publique apparaît, parfois comme une violence, comme cela a pu apparaître à St Eble cet été, quand il s'est agi de répondre à la question : « comment je me sens ? »). C'est pourquoi, s'appuyer sur l'évocation des états internes peut être (mes valences changent en écrivant ceci), avec toutes les précautions déontologiques requises, un terrain de clarification favorable pour répondre au « qui ».

Récapitulons :

- J'ai répondu, sans hésitation, à une demande d'écriture, alors que, hormis une envie certaine, mais colorée de beaucoup d'appréhension, je n'avais pas d'objet clair.
- J'ai cherché ce qui pouvait faire sens, et j'ai passé pas mal de temps à tourner en rond, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse, mais en développant des valences de plus en plus négatives, puis un sentiment d'impuissance grandissant.
- J'ai commencé à écrire à partir de mon état interne, et s'est dégagé, à travers l'identification de ma difficulté à me mettre à écrire, le thème plus général de l'activité égoïque, du soi confronté à l'altérité, de l'estime de soi confrontée au regard des autres.
- Je commence à pointer que ce que je cherchais à identifier, depuis plusieurs mois, concerne l'importance de l'activité égoïque dans l'acte, de quelque nature qu'il

soit et que des thèmes d'exploration et d'écriture sont en train de se dégager à ce sujet.

- Que toucher à l'activité égoïque modifie immédiatement la façon que j'ai de faire ce que j'ai à faire, ce que je choisis de faire, ce à quoi j'accorde de l'importance, la façon dont je m'éprouve, dont je suis attentif...etc Que l'état interne, particulièrement l'éprouvé corporel, est une source d'information remarquable, pour faire apparaître les centrations, les focalisations, les appréhensions, les projections, les doutes, expressions manifestes de l'activité du moi.
- Que l'impact de la psycho-phénoménologie m'apparaît immense, en ce qu'elle offre cette possibilité de dénouer la trame enchevêtrée du vécu, pour particulièrement, retisser des liens de sens, par un déploiement méthodique du singulier, de l'intimité du corps au privé de la pensée, pour dégager une conscience de soi.
- Que cette approche m'apparaît comme une méthode de clarification personnelle magnifique, qui n'en est, probablement, qu'à ses débuts.

4-L'objet d'écriture : état interne et activité égoïque.

a- Prénance des procédures:

Voilà. J'ai donc cette intuition que l'activité du moi est le socle primordial qui ordonne et commande notre « être au monde », des actions les plus anodines, aux choix existentiels les plus graves, et que, curieusement, cette activité est d'une impressionnante discrétion, rétive, me semble-t-il, à la prise de conscience et au res-souvenir. Un peu comme s'il n'y avait pas de mots pour qualifier directement le moi, entité évanescence que l'on ne pourrait saisir indirectement, qu'au travers de ses productions. C'est pourtant bien lui, qui éveille la singularité de notre intérêt (l'intention), l'importance que nous accordons à certains aspects de cette visée (les thèmes), les modes de réalisation de cette visée (objets et modes attentionnels), et, enfin, les produits noématiques de toute cette activité : les actes, les procédu-

res, les valences et l'éprouvé corporel. Exprimé d'une façon un peu triviale, qui d'autre que moi, en effet, peut insuffler, en moi quelque chose qui le constitue, dont les effets les plus tangibles, les plus immédiatement accessibles, sont évidemment vécus dans les actes que je déploie, mais aussi dans la façon dont je m'éprouve en les réalisant. Prenons, si vous le voulez bien un petit moment de remplissage expérientiel, en vous invitant à une petite expérience de ressouvenir. Tournons notre attention vers un moment de la journée ; puis, visons le à vide ? Que nous apparaît-il ? Pour ma part, la puissance des actes et des procédures envahit ma conscience ; des impressions plus diffuses concernant mon état interne - sauf cas d'émotion violente - se développent ponctuellement en arrière-plan, mais saisissables ; mais il me faut beaucoup plus d'insistance pour obtenir des bribes d'information à propos de ce à quoi j'étais attentif, mais surtout, comment je l'étais ; enfin, un silence quasi total pèse sur ce que je prenais pour thème à ce moment là, sur mon intention réelle et, plus encore, sur le « qui » se trouvait ici et maintenant, présent.

b- Viser à vide l'attention, à partir de l'éprouvé :

Il me semble que ce que je nomme insistance, est fait d'un décrochage constitué d'un double acte mental : une suspension-réduction des images procédurales qui se constituent en flux débordant et, en gardant le moment en saisie, une nouvelle visée à vide, à partir du ressouvenir de mon état interne. J'ai également cette impression que je m'adresse, en langage interne, des questions, plus exactement, que je me sens me poser des questions concernant ce qui était important, ce qui m'intéressait, ce que je valorisais...Et de là, effectivement, se dégage, attaché à l'état interne, des bribes révélant quelques aspects de mon attention, ses modalités, des thèmes, qui m'éclairent sur ma visée réelle, mon intention effective, et probablement, esquisse celui qui, au-delà de la réalité objective de la situation, œuvre dans la pénombre. La clarification de « ce que je cherche à faire ; ce à quoi j'accorde de l'importance ; ce que je prends pour thème ; ce sur quoi je focalise » mis en

relation à l'état interne, est un levier puissant me semble-t-il, d'émergence et de saisie du « qui ».

c-Suspension du moi et légèreté :

Et ce que j'ai pu noter, dans ma propre expérience subjective, et évoquées par les personnes que je reçois en séances Alexander, c'est que, lorsque l'éprouvé de l'état interne ne convient pas, la suspension du moi, une fois nommé, a un effet immédiat sur la façon dont je m'éprouve : légèreté et mieux-être. Si je reprends l'exemple de l'expérience d'écriture, improductive et pesante, beaucoup de mes difficultés, vécues dans un éprouvé corporel désagréable, relevaient des questions que j'adressais à mon propre moi. Une intense activité egoïque désordonnée, me decoordonnant dans l'activité noétique, facilement perceptible dans cette impression globale de difficulté et d'incompétence. Certes, je n'ai pris conscience de cela que graduellement, en me mettant à écrire à partir et sur mon état du moment, sans autre préoccupation que de coller au plus près de ce qui m'arrivait. Faisant cela, j'ai vu apparaître des focalisations, des centres d'intérêt, qui ont convergé vers une première clarification de ce qu'effectivement, je prenais en saisie attentionnelle, puis de ce que je prenais pour thème (essentiellement, la recevabilité de ce que j'allais écrire et l'émergence éventuelle d'un moi sensiblement différent).

d- Suspension du moi et recadrage de la visée :

A ce moment, m'est apparu que mon intention d'écrire s'était très sensiblement déplacée : il ne s'agissait plus, en effet, d'écrire, mais de filtrer ce que je devais écrire, selon des normes implicites que je ne supposais même pas. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai vraiment pris conscience de mon intense activité egoïque et que, la suspendant, je me suis, cette fois-ci, pleinement accordé à l'intention initiale : écrire à propos de ce que je ne faisais que présenter.

Ceci éclaire un peu pourquoi certaines questions, certains recadrages concernant l'intention, ont un effet facilitant foudroyant sur certaines personnes, avec qui je travaille en Alexander, se plaignant de blocage d'apprentissage, de tensions, de sentiment

d'incompétence. (« Qu'est-ce que je veux, effectivement faire, maintenant », est une question dont le pouvoir structurant m'apparaît éminemment salutaire.) Hypothèse : le recadrage intentionnel ferait taire le langage interne, non conscient, de l'activité du moi, et permettrait de réorienter l'attention vers des objets attentionnels congruent à l'intention avérée ; je pense qu'elle permet aussi de mettre sous silence tous les jugements que je peux m'adresser et qui viennent déplacer ce que je prends pour thème. Etre à ce que je fais suppose, en effet, d'être déjà clair, quant à ce que je veux. Il m'apparaît également qu'une vigilance, surplombant l'activité procédurale, garantissant une permanence de la visée, est très bénéfique.

Sensations, procédures sont des aspects de l'expérience, qui, par leur saillance, font écran à des données plus discrètes, quoique, à mon sens, capitales, de la compréhension de soi. Dit d'une façon un peu triviale, il y a ce qui m'arrive, différent de ce que je fais que ça m'arrive. Et apprendre à reconnaître, suspendre, puis réduire « ce que je fais qui fait que ça m'arrive » est une compétence que j'estime inestimable, pour la compréhension de soi. Pourquoi ne pas faire de ces saillances le point de départ d'une clarification, via l'activité noétique, du (des) « moi », qui les façonnent ?

Ceci m'invite à renouer avec quelques cas qui avaient été évoqués dans les numéros 43 et 44 d'EXPLICITER, lors de la « période des fenêtres attentionnelles », et dont je me permets de faire une nouvelle lecture et une autre interprétation.

5- Le cas de Valérie (entretien fait par Claudine Martinez)

Cet entretien, paru en partie, dans *Expliciter* n° 43 et présenté lors du séminaire du 28 Janvier 2002, me paraît d'une extraordinaire richesse, car il informe, non seulement à propos des procédures, des prises d'informations, des fenêtres intentionnelles, mais aussi sur l'état interne et sur l'activité egoïque de la personne qui évoque son cas, Valérie.. Je m'appuierai sur lui, pour dégager, de sa singularité, cette hypothèse intuitive, que l'activité du moi est première et commande, en cascades de conséquences la réalisation d'une intention. Que, paradoxalement, l'échec

peut être la réponse tout à fait juste à l'activité du moi qui lui correspond, via les visées non conscientes qui s'en détachent. Avec, également cette hypothèse, que reconnaître, puis suspendre l'activité parfois destructurante du moi, permet, sans autre travail, d'améliorer immédiatement ses productions et ses performances. Ce qui introduit à cette question de la nature du contrôle et du pilotage qu'il est pertinent d'exercer sur soi, pour être efficace (nous verrons plus précisément cela avec le cas rapporté par Jean-Louis) et à celle, pour l'entraîneur, le professeur, du choix de l'objet et de la modalité de ses interventions, à savoir, son attitude.

1- Les faits, un moment de trou :

Valérie est une compétitrice de judo qui reproduit de façon compulsive un même schéma d'échec. Manifestement, elle domine largement son adversaire, jusqu'à un certain moment (la dernière minute), ou tout se dérègle – une impression de « trou », la condamnant (mais est-ce bien sûr ?), à l'échec, un peu comme si elle laissait gagner l'autre, et bien évidemment, elle ne comprend pas ce qui se passe. Il est remarquable de noter également que ce moment coïncide avec celui où son entraîneur apparaît dans son champ extéroceptif (Elle dit, alors le voir, l'entendre), et s'impose dans son langage interne, ceci modifiant considérablement ce qu'elle prend pour thème alors, ainsi que son état interne. Il est également remarquable de relever l'importance du langage interne de Valérie, attaché, non pas aux stratégies ni aux procédures, comme on pourrait le croire, mais au jugement, aux valeurs, la sienne, celle de son adversaire. Fait important, également, elle dit que ce phénomène de « trou » n'existe que lorsqu'il y a un certain type d'enjeu.

2- Les données :

a- L'énonciation procédurale :

Valérie, sous l'attention bienveillante de Claudine, évoque en première partie d'entretien, pour l'essentiel, ses procédures de placement, remplacement, décrit ses saisies, ses prises d'informations ; ensuite, apparaissent quelques bribes concernant son état interne : « ça m'a énervée qu'elle m'attende », « oui, j'en avais marre d'aller l'attraper tout le temps », « oui, je me suis arrêté, ça m'a énervée » ; s'en suivent deux décisions manifestement inappropriées –un moment de trou ?-car conduisant à deux échecs, dont l'un cuisant : « j' suis pas

allée dans le bon sens... on se retrouve dans la même position », « j'ai lancé une attaque, je n'sais pas ce que j'ai fait » et, effectivement, Valérie se retrouve là, les lèvres ouvertes, au sol. Puis, en langage interne : « j'en ai marre de prendre des coups », et, de cet état interne : « ben, j'y suis allée dessus, j'ai pas calculé qu'elle puisse m'attraper » et « j'ai attrapé pareil, je l'ai pliée... et j'ai pas pu attaquer, je me suis retrouvée dehors », et : « je suis gavée » ; enfin, suit l'évocation d'actions contradictoires, d'attente, d'indécision, de confusion : « je regarde les arbitres et puis, j'attendais », « j'attendais en garde, en position, le pied droit devant et, le pied gauche derrière et main droite heu... pour saisir », « j'ai pris son bras, j'savais pas quoi faire, j'avais rien à en faire, en fait », jusqu'à ce qu'elle perde le combat.

b- Eléments d'activité du moi :

En milieu d'entretien, Valérie livre un premier groupe d'informations, auxquelles je porte beaucoup plus d'intérêt, la saillance subite de son entraîneur, alors que tout, pour elle, allait bien. Elle nous informe, effectivement, du « qui » allait combattre, de la visée réelle, subjective, de son intention de combattre : « tu vas pas pour gagner, tu montes pour ne pas tomber », et surtout, **de son rapport réel au judo** : « parce que, je ne voulais pas la faire, cette compétition, j'en avais marre... l'équipe de France, y'avait tous les entraîneurs nationaux au bord ; enfin, je voulais sortir de ce monde là ». Paradoxalement, ce détachement (de quoi est-elle détachée, alors ?) la met dans un état d'aisance et d'efficacité extrême : « et pendant trois minutes, c'était ça mon truc, ça m'amusait, je me disais, non, ne tombe pas, et elle s'est énervée, et moi, à chaque fois, j'attrapais, méthodique, hop, hop... je marquais. », hélas, jusqu'à ce que son coach rentre dans son champ visuel.

c- Saillance de l'entraîneur dans le champ attentionnel et modification de l'activité egoïque :

Sa formulation laisse entendre qu'elle l'avait oublié, que subitement, lui apparaissant, il l'amenait à reconsidérer sa façon de combattre, un peu comme si elle avait été prise en flagrant délit d'amusement : « Et mon entraîneur, il était donc là... » La présence de l'entraîneur vient remettre en cause, me semble-t-il, le

« qui » combat, développe une culpabilité concernant sa façon légère de se battre, ainsi que sa motivation réelle (sortir de ce monde) Effectivement, l'intervention de l'entraîneur, malgré une réussite évidente de Valérie, outre un retour positif, renvoie très explicitement à la norme et à la valeur (celle du judo, celle à laquelle doit satisfaire avec application tout entraîné) : « ouais, c'est bon comme ça, mais, **quand même**, il faudra attaquer. » Mise à nu ? prise en flagrant délit ? toujours est-il que la réponse de Valérie est immédiate : « oui, il m'a dit, quand même, il faudrait..., dès l'instant ou il m'a dit, enfin, il faudrait que tu penses à attaquer, clac ! Je me suis affolée, je crois. », et, encore : « je le regarde, qu'il me donne une info sur le combat et j'étais bien, tu vois, mais il me dit, mais bon, faudrait peut-être attaquer. Alors là, ça a été la panique. » Ce moment semble, en effet correspondre au moment d'incoordination, de confusion, repérée dans la première phase d'entretien ; je m'arrêterai, plus particulièrement, sur la façon dont Valérie, au lieu de continuer à combattre, en relation à son moi et ses motivations réelles, dans un jeu léger, mais adapté à la « fausse garde » de son adversaire : « ben avant, je jouais, là, je ne jouais plus », se met dans la position normée et orthodoxe du judoka, qui la met, immédiatement, en situation d'échec : « ben, j'ai plus essayé de prendre son bras, j'ai **essayé** de prendre ma garde et en fait, si je prends ma garde pendant, pendant qu'elle est gauche... ». Curieusement, son moi qui ne voulait pas gagner, mais juste terminer le combat sans tomber, en se détachant de ce qu'il **faudrait faire** du point de vue de l'esprit du judo, la met dans une adaptation optimale à ce qui se passe vraiment, et malgré une aisance paradoxale, lui donne une position de force. (Je reviendrai, plus loin, sur cette relation entre l'éprouvé sensoriel de soi et la valeur que le soi s'attribue).

d- Procédures inadaptées, réponses justes à la confusion du moi et des intentions :

Par contre, Valérie, en se mettant en garde, de façon aberrante par rapport à la situation réelle, semble répondre au rappel à l'ordre de son entraîneur qui la remet en cause, non pas dans ses actions, mais

dans sa visée, dans sa motivation réelle. Je fais cette hypothèse, que, se sentant démasquée, elle s'ordonne corporellement dans une position inadaptée par rapport à la situation mais parfaitement adaptée à son activité egoïque du moment : se masquer et redevenir l'élève appliquée de son entraîneur. Cette inadaptation est une réponse excellemment adaptée, de mon point de vue, au conflit des moi, dans laquelle la maladresse de son entraîneur la jette. (A moins que ce remarquable exemple ne fasse apparaître la trame assez habituelle des relations de dépendance de l'entraîné – curieux mot – à l'entraîneur, question que je trouve fascinante, mais qui dépasse largement l'objet de cet article.) Il me semble bien y avoir là, un enjeu de valeur qui se joue sur la scène de l'activité egoïque, dans ce lien confus entre deux personnes. Ce qui est très étonnant, c'est que Valérie, remise en cause dans son propre moi et sa visée attentionnelle (perdre sans prendre de coup), alors que tout se passe bien pour elle, accepte de se mettre en parfaite incoordination, au point de prendre le coup qu'elle redoutait, pour faire correspondre immédiatement son moi à celui de son entraîneur. Finalement, l'entraîneur, de façon cocasse, en la faisant échouer l'aide à réussir ce qu'elle recherchait au départ, à propos de quoi elle allait manifestement échouer (réussir à perdre !), mais, en partie, puisqu'elle ne voulait pas prendre de coup. Elle réussit, certes, partiellement ce qu'elle voulait (perdre), et en cela son entraîneur l'y aide, mais pas dans la façon (ne pas se faire « scotcher ») et de cela, il en est responsable. (Mais Valérie est loin de le supposer) Son projet, né d'un « qui » singulier, se fait happer, à un moment, par les exigences d'autres valeurs, la conduisant à la confusion intentionnelle ; n'ayant plus de visée, elle se sent perdue. Nous en savons très peu à ce propos, mais manifestement, son champ attentionnel s'est déplacé, des prises d'indices relevées dans le présent des actes, selon une modalité très ouverte (et ludique) lui assurant de façon édictée une bonne adaptation, au contrôle d'elle (prendre la garde), qui la déconnecte du présent. Considérant le désarroi de Valérie face à ces inexplicables moments de trou, 4 alternatives lui

sont possibles : elle reste assez claire et forte pour préserver son propre moi, ce qui lui fera apparaître nécessairement, un moment ou l'autre (surtout si on l'y aide), l'aberration de ce qu'elle prend pour thème, rapporté au but de la compétition ; ceci la conduisant à une seconde alternative, arrêter le judo sous sa forme compétitive et trouver des formes de pratiques congruentes à sa motivation et son moi ; ou bien se conformer, sans restriction, au « qui » de l'entraîneur ; à moins que, hypothèse possible, mais peu probable, elle puisse dégager, en relation avec son entraîneur, grâce à une écoute attentive ce que, singulièrement, elle fait, quand, pour elle, « ça marche », clarification de laquelle pourrait se dégager deux prises de conscience fondamentales, l'une faisant apparaître, dans son détachement, ses façons de combattre, ses motivations, l'autre pour l'entraîneur, lui donnant accès à des compréhensions, paradoxales de l'efficacité, référées non plus à une doxa générale, mais à la singularité de chacun (et là, je pense particulièrement à Alain Mouchet)

e- Quand échouer, c'est réussir, ou la correspondance des actes à l'intention implicite :

Ceci me conduit au post-entretien, lors duquel Valérie livre des informations fondamentales concernant la façon dont elle reproduit, dans certaines circonstances, la même conduite d'échec, ces moments de trou. Claudine vient de la ramener au combat évoqué, et là : « Tant que je vais pas pour gagner, ça va...mais dès qu'il faut que je gagne le combat...je vais...je vais faire n'importe quoi » ; et, à propos d'un autre combat : « Je me voyais en stage d'Europe, je me voyais ! Préparation olympique, je voyais que je n'allais pas au ski », « Toutes les compétitions ou il y a un enjeu derrière, une sélection internationale, ou une équipe de France, ça peut pas ! Mais, en fait, ce n'est pas toutes les compétitions. C'est ça qui est marrant ! » Est-ce aberrant de penser que les fameux trous dans les phases ultimes de combat, outre les interférences venant de son entraîneur, sont une adaptation extrêmement cohérente pour satisfaire sa visée réelle non consciente : « ne pas s'engager dans le milieu du judo ». Dire que cela relèverait d'une incapacité à assumer ses réussites, à vaincre les meilleurs : « je ne peux pas lui faire ça », parlant d'un combat avec la championne du

monde qu'elle domine, face à qui, en fin de combat : « j'ai même pas essayé de sortir (d'une prise) », « je ne voulais plus, quoi », serait hâtif. Par contre, il est certain que, par ses mises en échec en fin de combat, quand la victoire est quasiment assurée, elle réussit parfaitement ce que l'activité de son moi lui commande : ne pas gagner ! Je veux simplement tirer, de cet exemple singulier et de l'incohérence apparente du comportement de Valérie, la cohérence parfaite qui tisse, à son insu, hélas, la trame de ses actes. Il y a parfaite continuité de sens. Ce qui déplace très sensiblement, d'une part, les modes d'interventions, pour l'aider, mais aussi, me semble-t-il, l'objet du questionnement concernant sa subjectivité. En effet, si les actes sont tout à fait justes par rapport à la demande du moi, que peut gagner Valérie à clarifier ses procédures : elle en saura plus sur ses actions d'échec, et alors ?... (Ce que confirme les difficultés rencontrées par Claudine pour élucider ce moment de trou) Par contre, si mon projet est bien de la comprendre pour l'aider, il me faut, me semble-t-il, réaliser deux déplacements : reconnaître ses actes manqués (?), comme justes, et surtout ne pas chercher une compréhension en eux, ce qui invite à déplacer son intérêt, à partir d'eux vers l'activité noétique, le sens des actes pouvant possiblement, à partir de là se recomposer.

6- Un "trou" sur la cinquième haie, ou l'action comme activité égoïque. (D'après un protocole de Jean-Louis Gouju).

Ce qu'il m'intéresse de relever, dans cet extrait, rapporté par Jean -Louis Gouju, dans l'article « L'action comme fenêtre attentionnelle » (Expliciter n° 44) lequel a déjà donné lieu à un certain nombre d'interprétations, c'est de souligner le rapport puissant de la valeur accordé au « qui », en fonction de l'éprouvé corporel, associé à l'action.

a - Les données venant du « moi » :

Au milieu de sa course, une championne vit l'expérience d'un « trou », un vide, au franchissement de la cinquième haie. L'évènement qui a produit cette impression est la saillance inattendue, dans le champ attentionnel, de la jambe d'une concurrente. Elle se sent, à ce moment, nous dit-elle : « déconcentrée »

Je retiendrais 3 répliques, dont le rapprochement permet de mieux comprendre l'expérience de cette athlète et, surtout de faire

apparaître, dans ce qu'elle en dit, les croyances et les valeurs qui l'animent :

/ La réplique A 340, à propos de laquelle je suis d'accord avec Pierre pour la considérer comme essentielle, indiquant clairement que son thème principal est le contrôle qu'elle a d'elle-même : « Et là, **je m'énerve**, enfin, je m'énerve pas(rire), mais je suis pas bien, je ne suis pas bien du tout, parce que là, **je m'en veux**, en fait, je m'en veux. **Parce que je me suis occupée d'elle et pas de ce que je faisais, moi.** Et, du coup, j'ai été surprise et, j'ai pas baissé les bras, mais j'ai dit « oh merde », je continue, **mais bon, allez(geste de dépit)**, je termine la course, quoi. **Mais je ne me sens pas me battre.** » Qui est le qui de celle s'en voulant de ne pas assez s'occuper d'elle, pour se battre (contre qui ?). A quel ego cela renvoie-t-il ?

/La réplique A 386 : « Ouais, j'ai chaud, et j'ai l'impression que mes bras, **ils font n'importe quoi en même temps.** » Quand ses bras font n'importe quoi, que font-ils, qui, manifestement, n'est pas si mal, puisque rien de bien saillant quant au résultat de la course n'est évoqué (le n'importe quoi renvoyant, en principe à la confusion) ?

/La réplique A 396 : « Ouais, **j'arrive pas à contrôler ce que je fais et je suis bien, quoi...** Je laisse aller, y'a un moment ou, comme ça, je sais pas pourquoi je me remets dedans. » Il est quand même particulièrement curieux de constater que la perte momentanée du contrôle exercé sur elle, bien que lui délivrant une facilité (« je suis bien » soit dépréciée, et qu'elle n'en tire d'autre interprétation qu'une faiblesse de sa part. (En cela, elle s'estime vraiment mal, plus exactement, avec des critères constitutifs de son moi, dépendants d'une certaine conception de la valeur, qui l'aveugle sur une prise en compte de ce qui se passe réellement.)

b- De l'éprouvé, au moi , via les modes attentionnels :

Ce qu'il m'intéresse de mettre en évidence, par ce rapprochement, c'est la constitution d'un moi de l'athlète, s'ancrant sur deux types de données tirées de ses expériences : ses ancrages attentionnels, eux-mêmes liés à ce qu'elle prend comme thème dominant lors de ses actions, ainsi que les contentions toniques et sensorielles associées. Le moi ayant de la valeur – qui, en miroir, se reconnaît – est celui qu'elle éprouve dans ses contentions toniques

et attentionnelles. Il est probable que cette préoccupation quasi narcissique d'elle-même (elle cherche à se retrouver à l'identique), soit une des composantes d'un « moi sportif » extrêmement stable. La culture sportive valorisant le contrôle et les charges sensorielles qui lui sont associées, je ne vois pas comment, effectivement, elle pourrait bien vivre la perte, plus que de son contrôle, mais tout bonnement : d'elle. Car lorsqu'elle dit : « je suis pas bien du tout, parce que , je m'en veux là, je m'en veux », elle livre, par ses mots, très clairement, me semble-t-il, que c'est la conscience même d'elle, de ce qui a de la valeur, qui se trouve affecté. Apparaît, dans cette formulation, un trouble quasi identitaire, une remise en cause de ce par quoi elle se reconnaît, qui fonde son moi reconnu : sa capacité, dans l'expérience tonique de ses actions, à tout moment, de se retrouver telle qu'elle se connaît, cette conscience anticipée d'elle, étant également garante de la qualité de ses performances. Ce que je trouve étonnant, c'est que perdant le contrôle sensoriel d'elle (qui, je pense, est nettement plus saillant que son changement de fenêtre attentionnelle), elle dévalorise immédiatement ce qui se passe : « j'ai l'impression que mes bras, ils font n'importe quoi en même temps », et que, même si elle se dit que : « j'arrive pas à contrôler ce que je fais et je suis bien quoi... », elle n'entend pas la portée de ses mots, pourtant porteur de pas mal de sens. (En fait, son expérience de trou n'est que l'expérience d'un éprouvé corporel moindre, associé à un moindre contrôle, du fait de l'ouverture inopinée de son champ visuel, puis attentionnel. Elle diffère sensiblement de celle de Valérie, qui, elle, fait manifestement l'expérience redoutable de la confusion.) Le moi ayant une valeur par ses attaches toniques, reste sourd à un moi, plus léger sensoriellement, mais aussi invitant au risque de la disponibilité et de l'ouverture.

c- Guider la compréhension de la légèreté, un travail technique ? :

Sans doute aurait-elle à gagner à reconnaître ce paradoxe d'une bonne prestation, en dépit d'une impression de légèreté, qu'elle déprécie en la qualifiant de : « n'importe quoi », en la conduisant à changer ses valeurs, en apprenant à estimer à sa juste : valeur, le n'importe quoi ; mais aussi à apprendre à suspendre son langage interne qui la focalise sur le seul thème qui ait de la valeur pour elle, son contrôle. La guider dans des expériences paradoxales qui ébranleraient ce à quoi elle accorde une indéfectible valeur ; infléchir son moi vers d'autres horizons de sens : la force de l'émergence, la puissance constructive de l'imprévu, l'efficacité en dépit d'un fond sensoriel très discret, ...etc , en quelque sorte, un lâcher-prise concernant l'activité egoïque qui surdétermine et infléchit l'ensemble de ses décisions. Car, j'ai du mal à souscrire à

l'hypothèse de Pierre, selon laquelle cette athlète aurait tiré parti du contrôle qu'elle a exercé sur elle, en début de course, pour bénéficier d'un effet facilitateur, ensuite (ce qui ne résout pas la question du changement volontaire de son thème principal et de ses concentrations, dont elle n'est manifestement pas capable).

d- Solubilité du moi, valeur et efficacité technique :

La question de fond, dans cet exemple, me paraît être celle de la valeur, référée à l'état interne, en premier lieu, l'éprouvé corporel ; constitutive du moi, elle surdétermine toutes les interprétations, toutes les décisions, et les actions de l'athlète. Manifestement, pour elle, ce qui vaut est ce qui coûte (une enveloppe sensorielle tonique, lui renvoyant l'image sensorielle de ce qui, de son point de vue, est juste) ; d'une certaine manière l'essentiel de son activité consiste à se modeler pour correspondre à ce qu'elle attend d'elle et, quand elle s'éprouve moins, elle a le sentiment de se perdre, elle se déprécie, « elle s'en veut ». Quand elle se « retrouve » (sic), en fin de course, enfin son image sensorielle, lui reaccorde sa valeur.

L'aider à clarifier des expériences de ce type (qui peuvent, effectivement complètement la désorganiser si elle se met, involontairement, à prendre pour thème le contrôle de sa désorganisation, ce qui n'est pas le cas, puisque : « j'ai pas baissé les bras, je continue mais bon ») implique, bien évidemment, de clarifier l'activité egoïque de la conscience, afin que, par exemple, l'action sur fond sensoriel moindre, déprécié en « n'importe quoi », retrouve rapporté à ses effets réels, sa juste valeur. Par des expériences paradoxales, elle peut être guidée dans une meilleure estime de ce qui est plus facile, la dirigeant dans l'appropriation de nouveaux thèmes, dans une autre activité attentionnelle, référé à l'aisance, élaborant un moi portant plus de crédit à la discrétion sensorielle et à la nécessaire adaptation, édictée des imprévus de l'environnement. (quant bien même celui-ci semble absolument stable.) Certes, la permanence du moi, focalisé sur son contrôle, devra fondre, pour laisser apparaître un moi plus labile, moins cristallisé sur sa reproduction, quoique toujours organisé par le souci de s'améliorer. Ce qui, dans nos cultures est, sinon contradictoire, du moins paradoxal. Les capacités de la structure corporelle se chargeant d'assurer la réalisation de la visée. A mon sens, les interventions les plus pertinentes, dans ce cas (que, pour avoir bien fréquenté les milieux sportifs, je ne crois pas rare) portent effectivement sur une redéfinition

du moi de l'athlète, ses actions se transformant, ensuite, spontanément, en cascades de conséquences, ses cadres egoïques desserrés ayant laissé de la place pour l'émergence. Jean- Louis parlait de changement d'attitude, concernant l'approche psycho phénoménologique c'est, assurément à une petite révolution qu'invite la mise en œuvre, dans l'entraînement, mais aussi l'enseignement, une approche de ce type.

7- Post écriture, les apports de la psycho phénoménologie.

Voilà. Il s'est laissé glisser à écrire- une petite voix interne lui murmure ces quelques mots : « trop, peut-être ? » modifiant sensiblement ses valences - au fil des associations, qui ont éclos comme des bulles, reconstituant ce qui lui tenait à cœur, en le laissant apparaître. L'aventure du sens, en « visant à vide » ce qu'il voulait (curieuse formule) à partir du présent et de ce qu'il éprouvait de lui, livra, en touches successives son intention réelle, au travers des objets d'écriture pour faire apparaître, enfin, le moi que cela concernait. Effectivement, il voyait bien, après ces quelques jours passés à rédiger ce texte, qu'il avait changé de place, qu'un mouvement interne l'avait amené à une autre conscience de lui. Mais cela, il le gardait pour lui.

Enfin, un autre aspect de la psycho-phénoménologie, qu'il présentait fondamental, se dessinait, de façon encore diffuse : un extraordinaire moyen de développement personnel, voire une approche thérapeutique, qui se tiendrait à la croisée de techniques psycho-corporelles, comme la technique FM Alexander, du Focusing, voire de certaines thérapies brèves. Avec un potentiel beaucoup plus fort, grâce à une méthodologie permettant le détissage, ainsi que le retramage de la masse confuse, et parfois douloureuse de l'expérience. De la technique FM Alexander (3), qu'il connaît bien, la psycho- phénoménologie rejoint l'intérêt porté à la sensorialité et l' « inhibition des habitudes » (qui est ni plus, ni moins qu'un acte de viser à vide), elle l'enrichit de son énorme potentiel de clarification des actes attentionnels, reliant le moi à l'éprouvé. Du Focusing (4), qu'il connaît un peu, elle permet d'éclairer le processus de conscience qui s'opère dans la reconnaissance de l'état sensoriel, et d'améliorer, en les affinant, les opérations de mise en mots des points de souffrance. De certaines thérapies dites brèves, en particulier celle tirée de l'école de Palo Alto (5) elle pourrait permettre, à partir d'une mise à plat du présent qui leurs sont communes, en place

d'une « prescription paradoxale » (se prescrire ce dont on souffre, par exemple, rester réveillé, si on est insomniaque) d'opérer un recadrage, que manifestement, permet la visée à vide. Cette suspension pro-active du soi habituel, dans l'acte de viser, ne serait-il pas, en effet un puissant levier de lâcher-prise et de redéfinitions des cadres nombreux, mais non conscients qui arc-boutent le moi, jusqu'à parfois, lui rendre la vie impossible ?

Peut- être, racontera-t-il, dans quelque temps, ses pratiques de travail en séances d'Alexander, considérablement infléchies par l'apport de la psycho-phénoménologie.

Et, enfin, comment résister au plaisir d'évoquer le rapprochement, tenté par Francisco Varela entre théorie énaïve et bouddhisme, dans ce livre magnifique qu'est : l'inscription corporelle de l'esprit. Suspendre l'ego, n'est-il pas, en effet, la clef de voûte de la pensée bouddhiste ?

« L'impermanence est un principe d'harmonie. Quand nous ne luttons pas contre elle, nous sommes en harmonie avec la réalité. » Pedra Choldron, moniale bouddhiste.

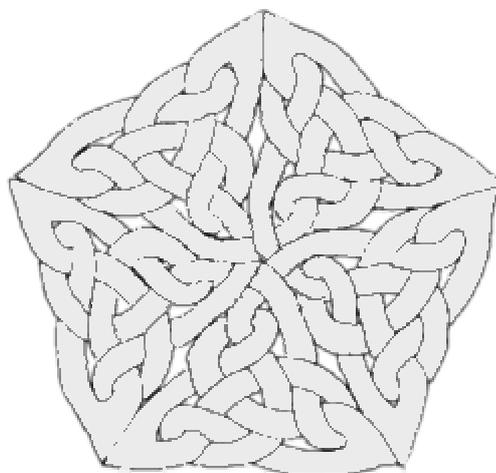
(1)RICHIR, Marc. Le corps. Essai sur l'intériorité. Optiques Hatier

(2)GAILLARD, Jacques. Du sens des sensations. EXPLICITER n° 34 Mai 2000

(3)ALEXANDER, Frederik Mathias. L'usage de soi. Contredanse. Maison du spectacle/La Bellone 46 rue de Flandres. Bruxelles.

(4)GENDLIN, Eugène. Focusing au centre de soi. Le jour éditeur. Québec.

(5)WATZLAWICK, Paul. Changements. Paradoxes et psychothérapie.



Modèle de la "mémoire" chez Husserl

2/ La rétention

Pierre Vermersch

Préambule

Dans mon projet initial de présentation du modèle phénoménologique de la mémoire intuitive commencé dans le numéro précédent d'*Expliciter* (n°53), je pensais passer directement de la présentation de l'importance du ressouvenir pour Husserl à la description qu'il donnait des mécanismes et des types d'erreurs, d'illusions, de surfigurations pouvant apparaître dans les ressouvenirs. C'est à dire, passer de l'exposé de sa cohérence interne, pour pouvoir l'écarter en connaissance de cause, à l'usage de ses résultats d'analyse, en particulier en ce qui concerne les points limitants du rappel intuitif. Mais il m'est apparu progressivement qu'il n'était pas possible de rentrer dans l'intelligibilité du ressouvenir et de ses erreurs possibles sans clarifier le point de départ de la "mémorisation" suivant Husserl, c'est à dire ce qu'il nomme de manière semble-t-il équivalent : "le souvenir frais", "souvenir primaire" ou encore le terme que nous utiliserons majoritairement la "rétention". Notons, qu'il n'est pas nécessaire de rajouter le qualificatif de "frais" ou de "primaire" à "rétention", parce qu'il ne peut y avoir de rétention "secondaire" ou "tertiaire" que par abus de langage et mécompréhension de ce qu'est la rétention selon Husserl et je pense que cela vous deviendra évident à la suite de la présentation que je vais en faire. En ce sens je suis en désaccord théorique net avec les conceptualisations de B. Stiegler qui utilise ces deux concepts de "rétention secondaire" et de "rétention tertiaire", dans lesquels le terme de "rétention" est utilisé de façon impropre, par métaphore.

Mais avant d'aborder le détail du thème de la rétention, peut-être est-ce utile de revenir sur la motivation qui me pousse à étudier la phénoménologie de la remémoration, à le faire en m'appuyant sur les travaux de Husserl malgré la difficulté d'accès à ses textes, dans la mesure où je vous y entraîne et que vous pourriez vous demander s'il y a un lien avec l'aide à l'explicitation. Pour ma part, j'en vois un très fort, puisque tout le travail de l'entretien d'explicitation se base pour une part sur une acti-

vité de remémoration particulière concernant des vécus passés que nous n'avons pas eu le projet de mémoriser au moment où nous les vivions, puisqu'ils étaient essentiellement pré réfléchis et que nos actes n'étaient pas tournés vers leur prise en compte, mais que nous nous contentions –tout à fait normalement, au sens d'habituellement- de les vivre. L'analyse de la rétention va viser cette mémorisation non intentionnelle de notre vécu pré réfléchi.

Objectif, motivation, intérêt

Trois questions introductives pour situer les enjeux.

1/ Intérêt d'une approche psycho phénoménologique.

Pourquoi s'intéresser à l'approche phénoménologique de la mémoire ?

Parce que cela peut éclairer l'utilisation que nous faisons du rappel évocatif dans l'entretien d'explicitation, et les difficultés ou erreurs que nous rencontrons, et de manière générale quelles sont les conditions d'accès réflexif examinées sous l'angle de la mémoire autobiographique (la mémoire contextuellement fondée de ses propres vécus). Mais aussi, parce que c'est un bon exemple de l'utilisation de la phénoménologie et du décalage qu'il faut opérer entre les motivations du programme de recherche transcendantal de Husserl (qui vise la fondation de la philosophie) et un programme de recherche psycho phénoménologique.

En essayant de répondre à cette question on essaiera de fonder de manière très générale (au-delà de la mémoire entre autre) l'intérêt d'une psycho phénoménologie, l'intérêt de données subjectives obtenues en première et seconde personne.

2/ Comprendre le programme de recherche husserlien sur le souvenir.

Pourquoi se confronter au fait que Husserl n'a pas cherché à traiter le thème de la mémoire dans sa généralité et devoir se justifier de s'y intéresser quand même ?

Parce que c'est la seule ressource disponible sur un modèle de la mémoire dans un point de vue en première personne. Malgré son refus total d'être lu comme un psychologue, ses

analyses permettent de faire de la psychologie, comme psycho phénoménologie.

Pour répondre à cette question il faudra mettre au clair la manière dont on peut utiliser l'œuvre de Husserl en choisissant de le lire en dehors de sa logique interne. Cette logique interne permettant cependant de comprendre ce que Husserl a étudié dans le domaine de la mémoire et pourquoi il n'a pas cherché à étudier des questions classiques selon la tradition d'étude psychologique de la mémoire.

3/ Les apports de la phénoménologie du souvenir

Qu'apportent-ils de plus que ce que toute la psychologie expérimentale de la mémoire depuis Ebbinghaus a développé de manière extraordinairement détaillée ? En quoi une approche en première personne de la mémoire serait-elle nécessaire ou/et féconde ?

Un modèle, des hypothèses, des catégories descriptives de l'activité de rappel évocatif selon un point de vue en première personne.

Pour répondre à cette question il nous faudra d'une part faire une présentation du modèle du souvenir suivant Husserl, et montrer comment cela peut éclairer les questions de rappel évocatif en particulier..

Reprenons.

Pourquoi s'intéresser à l'approche phénoménologique de la mémoire ?

Pour commencer par cette question qui me touche le plus directement dans mon identité de psychologue, et de psychologue convaincu de l'intérêt et de la nécessité de la psychologie, je répondrai en deux temps : le premier argumente autour de l'oubli de l'accès introspectif chez la psychologie du 20^{ème} siècle, le second repose sur les besoins de compréhension pour éclairer la pratique du rappel évocatif impliqué dans la verbalisation des vécus, ses réussites et ses difficultés.

La psychologie depuis plus d'un siècle s'est refusée à prendre en compte le point de vue en première et seconde personne, la dimension subjective telle que la vit le sujet selon lui. Car sinon, en troisième personne, il ne manque pas de travaux de psychologie différentielle, de psychologie de l'intelligence, de psychologie génétique et même de psychologie clinique qui vont s'intéresser à la subjectivité et la décrire selon le point de vue du chercheur. Ou encore pour aller vers la psychothérapie et la psychanalyse, pour interpréter ce qui se passe pour l'autre selon un point de vue que je qualifierais de "première personne de substitution" : je dis ce qui se passe pour l'autre selon moi, ma subjectivité est utilisée comme moyen de substitution pour dire ce que l'autre vit selon moi, y compris s'il ne reconnaît pas dans ce que je dis ce qu'il vit selon lui.

Le refus historique est celui du refus de la méthode introspective. Je ne reviendrais pas sur les critiques erronées (Vermersch 1998) qui lui ont été adressées et qui ont conduit à ne pas affiner et développer cette méthode comme elle l'aurait méritée. Les techniques d'aide à la verbalisation comme l'est par exemple l'entretien d'explicitation visent à reprendre et promouvoir l'approche introspective puisque par force elle sollicite l'activité réflexive pour permettre l'accès aux vécus passés et en produire autant que possible une verbalisation.

L'argument le plus général que je défendrai est donc celui de la nécessité et de l'intérêt de revenir à la description de la subjectivité selon celui l'a vécu.

Mais cet argument reste un peu vague, il pourrait être entendu seulement comme une plainte au sujet de quelque chose d'oublié et on pourrait se contenter de lui attribuer un musée et de la considération historique et en rester là. Ce qui reste à montrer, c'est l'intérêt actuel de ce point de vue "selon le sujet qui le vit".

L'idée de base qui s'est imposée à moi au fil de la découverte du point de vue phénoménologique et que tout simplement la perspective issue d'un point de vue "selon le sujet qui le vit" crée des visées de recherche qui ont été "oubliées", "non vues" par la logique de la méthode expérimentale, son souci apparemment valide de contrôle des conditions expérimentales, son ambition légitime de mobiliser la quantification comme condition d'établissement du "général". Or ces objets de recherche non vus, sont non seulement intéressants par le fait que les étudier élargit notre champ de connaissance, mais aussi par le fait que leur prise en compte nous permet de nous approcher de la cognition selon la manière même dont le sujet la vit, et peut en avoir une conscience réfléchie. Ce second aspect est intéressant aussi dans la mesure où il touche immédiatement à des conséquences pratiques pour toutes les professions qui enseignent, forment, entraînent, aident, communiquent, puisqu'elle révèle des détails de la pensée privée dont la prise en compte peut faciliter l'adaptation de la remédiation, de l'entraînement et l'apprentissage à chaque personne.

Le premier décalage qu'il fallait opérer pour se poser certaines questions était de s'intéresser au singulier, à l'étude de cas, et en tous cas dans un premier temps renoncer à des pratiques qui véhiculent des présupposés qui anéantissent toute chance de commencer à apercevoir des choses différentes. De ce point de vue, les recherches fondatrices quant à l'étude expérimentale de la mémoire de la fin du 19^{ème} siècle par Ebbinghaus (Ebbinghaus

1964, 1885) sont le début remarquable de nouvelles découvertes sur la remémoration et le début non moins remarquable de présupposés conduisant à une cécité quasi-totale d'autres propriétés de la mémoire. Ainsi, par exemple, on a demandé à des sujets de mémoriser des listes de mots, et ce faisant on s'est enfoncé dans le paradigme unique de l'étude de la mémoire basé sur le projet d'apprendre. Il a fallu attendre les années 1990 pour dépasser ce point de vue et déployer le paradigme de la mémoire implicite, celle qui fonctionne remarquablement indépendamment du fait que l'on ait le projet d'apprendre, ou le projet de se souvenir. Le fait même de mettre en place une expérimentation ayant pour but d'étudier la mémoire sur la base d'une consigne d'apprentissage conduisait à n'étudier que la mémoire consciente basée sur un projet de mémorisation, ce qui ne représente qu'une facette de la fonction mnémonique et même pas la plus employée. De même, le fait de standardiser le matériel à apprendre (par exemple des listes de syllabes sans signification, des trigrammes dont on pouvait contrôler la familiarité), de le présenter comme étant ce qui est à apprendre, conduisait quasiment à faire disparaître l'activité –pourtant bien connue depuis longtemps- d'organisation du matériel à apprendre, la motivation à apprendre une chose pour son intérêt, voir sa nécessité.

Finalement cette manière de travailler propre à la méthode expérimentale a produit des résultats remarquables et des effets tout à fait indésirables, elle n'a pas permis d'étudier comment pour chaque information mémorisée le sujet s'y prenait pour la détacher du reste (comme si le stimulus devait imposer de manière homogène à tous les sujets, une seule façon de segmenter et d'organiser ce qui est à apprendre sur le modèle objectivant des propriétés des stimulus selon la conception de l'expérimentateur). Or on peut le voir facilement pour tous les projets d'apprentissage par cœur (poème, théâtre, musique, cours) la recherche de la segmentation efficace de ce qui est à apprendre ne se confond pas avec la structure du matériel à apprendre. Elle demande une véritable recherche d'organisation, l'adjonction de repères supplémentaires non contenus dans le matériel, ou non saillant dans le matériel à apprendre.

Dans le cadre du GREX nous avons finalement pas mal exploré des tâches de mémorisation complexe. Complexe au sens où il est donné à apprendre un ensemble qui pour être mémorisé devra être organisé au préalable et non pas une simple liste de stimuli élémentaires, comme l'apprentissage par cœur de la

grille de chiffre en est un exemple. Mon travail d'étude de la mémorisation des partitions chez les pianistes est allé dans le même sens, et mon propre apprentissage par cœur de partitions ou de poèmes m'a beaucoup fait découvrir de questions sur les activités cognitives à l'œuvre ou non dans tous ces apprentissages. Mais surtout la majeure partie des interviews que nous faisons porte sur des vécus qui n'ont pas fait l'objet d'une intention de mémorisation et se fondent sur un apprentissage implicite, dans le cadre d'une mémoire contextuelle, autobiographique.

De manière symétrique à la demande explicite de mémorisation de stimuli isolés, les études classiques sur la mémoire demandent à la personne de se rappeler ce dont elle se souvient (elles utilisent aussi de nombreuses variantes comme les techniques de reconnaissance, les amorçages etc.). Mais ce qui est étudié c'est la performance, c'est à dire le nombre de stimuli rappelé ou reconnu, le nombre d'erreurs et non pas le processus de remémoration tel qu'il est vécu par celui qui l'accomplit. Ce qui pourra être dit sur le processus de rappel le sera de manière indirecte, par inférence à partir de la variation des effets quantitatifs produits par la manipulation des variables expérimentales. Ce qui nous laisse dans un point de vue en troisième personne disant ce qui se passe chez celui qui se rappelle suivant le point de vue du chercheur, sans tenir compte, sans connaître le point de vue de celui qui se rappelle. Les processus de mémorisation et de rappel sont étudiés indirectement et en aucun cas ne sont étudiés les actes de rappel tels qu'ils sont conscientisables du point de vue du sujet qui les a vécus.

Si dans le cadre de la pratique de l'entretien d'explicitation nous visons le rappel de vécus qui n'ont pas fait l'objet d'un projet de mémorisation au moment où ils étaient vécus, en revanche le temps de l'entretien et en particulier son début est un moment de visée délibérée d'un vécu passé. Et manifestement il y a là de grandes différences quant à la manière de viser le vécu passé. Nous avons depuis longtemps exploré les aides qui guidaient l'interviewé à "laisser revenir" le passé, à ne pas faire d'effort, à induire une conduite de rappel non comme un acte de remémoration, mais comme un acte d'évocation, qui donne le rappel de surcroît. Nous avons repris la base de l'amorçage du rappel propre à la mémoire évocative, en cherchant à établir un lien motivé avec une sensation passée: la fameuse madeleine de Proust, ou les techniques de remémoration sensorielle de Stanislavski, Husserl dirait dans son langage que nous avons cherché à réactiver un "membre-pont", permettant

l'éveil du passé enfoui. Tout cela a permis que le rappel des vécus passés faisant l'objet de la verbalisation a toujours produit des résultats qui m'ont surpris depuis le début. C'est même le point qui m'a le plus fasciné et déconcerté dans les premiers essais, puisque cela débordait les connaissances issues de ma formation de psychologue et même allait à leur rencontre. Le thème de la mémoire sur lequel j'avais travaillé pour ma maîtrise de psychologie expérimentale, était une réalité qui m'était toute extérieure, sans aucun lien avec mes vécus d'apprentissage ou de rappel. Il était même clairement déconseillé de faire tout rapprochement entre les études expérimentales et la vie quotidienne, au motif que la Science ne pouvait pas trouver son transfert vers l'application si facilement et que d'autre part nous ne pouvions sur la base de notre propre expérience que produire des cas particuliers dont l'advenue en dehors de tout contrôle du laboratoire de recherche ne pouvait pas produire de l'intelligibilité scientifique. (Etre clivé entre la science psychologique et sa propre expérience était en quelque sorte une qualité essentielle à la pratique de la recherche en psychologie, sinon on était très vite conduit au non sens). Or dès le début, ce qui était surprenant dans la pratique de l'entretien d'explicitation, c'était l'ampleur des détails retrouvés, ou le fait que celui qui retrouve ces détails et les reconnaît comme siens, est persuadé de ne pas se rappeler grand-chose et qu'il a ainsi le sentiment de faire une découverte à la fois imprévue et familière⁴.

Maintenant, il me paraît nécessaire parmi les chantiers prioritaires du développement de la pratique de l'explicitation de mieux comprendre ce que nous faisons avec cette technique de remémoration que nous mobilisons dans l'entretien d'explicitation. Mieux la comprendre pour développer de nouveaux outils, peut être de nouvelles questions, de nouvelles sollicitations dans le guidage du rappel évocatif. Mieux la comprendre encore, pour pouvoir aider l'interviewé à identifier les glissements de sa mémoire d'une source à une autre, les "bigar-

tures" du rappel. La réinterprétation des travaux de psychologie expérimentales de la mémoire, le travail des cliniciens de la mémoire, tels que l'on peut les trouver rassemblés dans la belle synthèse que constitue le livre de Shacter "Sciences de la mémoire" doit être poursuivie. C'est une des voies importantes de travail pour l'avenir. Mais je reste convaincu en lisant ce livre que sans cesse l'auteur dans ses conclusions fait des inférences abusives sur le vécu des sujets expérimentaux et il le fait sur la base d'une attribution à ces personnes de sa propre expérience. Dès qu'il passe sur le versant subjectif, il devient naïf, il projette, il généralise abusivement. L'avenir me semble dans une coordination entre point de vue en troisième personne et point de vue en première personne. Et pour cela, ma place, notre place pour ceux qui se sentent partie prenante est de développer une psycho phénoménologie, une psychologie de ce que vit la personne selon elle, de ce que je vis, et chacun d'entre nous suivant lui-même. En ce qui concerne la mémoire ce travail est largement à faire, même si notre pratique de l'entretien d'explicitation nous a conduit sur ce champ depuis de nombreuses années. Quelles sont les ressources ? Notre propre démarche expérientielle bien sûr, notre activité de praticien qui nous donne l'occasion de façon variée et répétée de rencontrer des variétés de difficultés à évoquer, à induire l'évocation. Cette pratique est essentielle pour ne pas partir dans des problèmes dénués de sens. Mais quels sont encore les ressources théoriques relativement au point de vue en première personne ? Il y en a peu. Personnellement, je n'ai guère trouvé que Husserl qui développe une analyse du vécu de certains aspects de la mémoire (j'ai décrit dans l'article précédent pourquoi ces limites suivaient essentiellement le ressouvenir, ou encore le souvenir intuitivement rempli, que nous pouvons assimiler à l'évocation du passé). La tâche dans laquelle je me suis engagé est donc cette année de faire le point sur la contribution de la phénoménologie de la mémoire à notre intérêt pour la psycho phénoménologie du rappel évocatif, son déclenchement, ses difficultés, tout cela dans le double but : 1/ de perfectionner l'aide à l'explicitation, 2/ de contribuer à développer un chapitre essentiel de la psycho phénoménologie, puisque nous nous retrouvons dans la même problématique que Husserl (voir article précédent) nos recueils de verbalisation valent ce que vaut la mémoire des vécus passés.

Le terme "mémoire" est absent du vocabulaire de Husserl, en aucun cas on ne peut lui attribuer une conception générale de la mémoire, c'est donc un abus de langage que de parler

⁴ Cependant je dois reconnaître que la pratique de la psychothérapie, après ma formation universitaire initiale et avant le développement de l'entretien d'explicitation m'avait bien préparé à l'étonnement devant l'ampleur des détails qui reviennent en mémoire, même de longues années après. Ainsi que l'attention sur le travail avec soi-même pour créer les conditions de rappel et ne pas interférer. Ma familiarité avec le rappel auto biographique vient largement de ces pratiques.

"de modèle de la mémoire", langage qui pourrait être lu comme si je lui attribuais des intérêts de psychologue ! Ce dont il s'est toujours âprement défendu, au point d'en être suspect d'ailleurs ...

Il faut donc voir que par rapport à des intérêts classiques de la psychologie de la mémoire, qui se pose des questions sur l'apprentissage, sur l'oubli, sur les interférences, sur les différentes formes de rappels, sur les pathologies de la mémoire, Husserl ne s'intéresse pas à tout cela. Ce qui l'intéresse ce n'est pas comment on apprend, mais comment ce qui est vécu reste disponible dans le temps.

Définir la rétention ?

La rétention est présentée par Husserl comme une évidence, comme une nécessité incontournable à la fondation de tous les actes, des objets, et de la vie subjective en général.

Si l'on se rapporte à la mise en forme de son analyse de la rétention, dans le tout début de sa démarche descriptive, nous devons nous tourner vers le § 8 des Leçons sur la conscience intime du temps (LC) :

"Nous mettons maintenant hors circuit toute appréhension et toute thèse transcendante, et prenons le son comme pure donnée hylétique.

[Il commence par poser la réduction phénoménologique et transcendantale, et se ramène à la situation envisagée hors de tout contexte actuel, au plus simplifié, dans une réduction que je qualifie de "programmatische". Le son comme donnée hylétique, signifie qu'il n'est pris que comme son qui m'affecte, qui m'atteint comme onde sonore, indépendamment de toute signification, de tout savoir ou de toute croyance que je puis avoir sur l'origine, la nature de ce stimulus]. *Il commence et il cesse, et toute l'unité de sa durée, l'unité de tout le processus dans lequel il commence et finit, "tombe" après sa fin dans le passé toujours plus lointain. Dans cette retombée, je le "retiens" encore, je l'ai dans une "rétention", et tant qu'elle se maintient, il a sa temporalité propre, il est le même, sa durée est la même."*

Comme on le voit, Husserl est dans l'évidence : la rétention, c'est le fait que lorsque le son a cessé, je le "retiens" encore. Cette formulation est déjà très problématique, par la présence du "je", comme s'il s'agissait d'un acte délibéré ou volontaire. Or, il le précise bien par ailleurs, la rétention est pure passivité. C'est important puisqu'elle se produit continûment, également, à tout instant avec ou sans ma participation active.

"SP p 288. *Bien sûr, une telle rétention a, pour la conscience, dans la mesure où elle doit être considérée comme un percevoir continué immanent, à nouveau une nécessité universelle.* [Si la conscience est un percevoir immanent,

alors est nécessaire l'opération de rétention.] *A chaque vécu écoulé se rattache nécessairement une rétention concrète de lui-même. Au demeurant cela a lieu dans une pure passivité, de la même manière que la conscience temporelle originaire en général à laquelle cette rétention appartient, se déroule dans une rigoureuse passivité. L'opération originaire de la rétention consiste seulement à aider à ce que la conscience développée des objectités temporelles se prolonge, (...)"*

La conception de la rétention, ne vient pas d'une élaboration phénoménologique des actes de présentification, comme cela aura lieu plus amplement dans l'analyse du ressouvenir, mais comme élément indispensable pour comprendre la possibilité de la perception, et par dérivation la perception immanente, donc la conscience. La rétention consiste seulement à aider au prolongement de la conscience des objets. C'est comme si à cet endroit il n'y a rien à décrire, rien à expliciter, ce en quoi consiste l'opération de la rétention est occulté par la nécessité de son fonctionnement permanent, dans la plus stricte passivité. On reste ici avec la frustration de ne toujours pas savoir ce en quoi consiste la rétention, parce que la description de sa fonction prend le pas sur la caractérisation de sa nature ou de son mécanisme. (Alors que pour le ressouvenir, on aura la description de l'éveil, du remplissement, de sa confirmation dévoilante ou validante etc.). Cette absence de caractérisation du mécanisme de la rétention va demeurer un problème que nous reprendrons plus loin.

Le lien avec la perception est extrêmement important pour comprendre l'élaboration de la rétention et les limites de cette élaboration. De plus ce lien va dans les deux sens, il est réciproque. En effet, si tout vécu, toute perception, s'accompagne en permanence d'opérations rétentionnelles, réciproquement, il ne peut y avoir de rétention que si elle est précédée d'une impression (§ 13 des LC).

"p. 48 Ceci dit, existe-t-il une loi, selon laquelle un souvenir primaire n'est possible que dans un rattachement continu à une sensation, et donc à une perception, antérieure ? Une loi selon laquelle toute phase rétentionnelle ne serait concevable que comme une phase, c'est à dire ne pourrait être déployée en une extension qui serait identique pour toutes les phases ? Disons résolument que c'est foncièrement évident."

Qu'a-t-on appris ? Peu de choses en un sens. Nous comprenons qu'à chaque maintenant se lie passivement, ou peut-être s'engendre, un prolongement de ce qui est perçu. Que c'est une nécessité pour que la perception ait lieu, sans ce prolongement il n'y aurait pas conti-

nuité temporelle qui permet de construire des objets, les identifier comme étant les mêmes d'instant en instant. Bref, il est impensable de se passer d'un mécanisme de souvenir immédiat comme celui de la rétention. Et cela reste vrai. Cette rétention se crée dans la passivité du sujet, ce ne dépend pas de sa volonté, de sa décision. Elle se crée de manière continue, permanente. Si nous ne savons pas en quoi consiste le fait de se créer, ce qui apparaît clairement c'est que l'existence de la rétention ouvre l'autorisation à opérer un retour réflexif, à légitimement en chercher l'évocation (le ressouvenir) parce que précisément la mémoire du vécu se constitue instant par instant de façon constante. C'est peu de choses et c'est énorme. Après tout nous touchons à la racine même de toute possibilité de verbalisation des vécus passés, qui par définition n'ont pas été délibérément mémorisés au moment où ils étaient vécus et restent pourtant accessibles dans le ressouvenir.

L'évolution des rétentions. 1/ Le rétrécissement.

Que trouvons nous d'autres chez Husserl comme description des propriétés de la rétention ? Le principal est la description des modifications que chaque rétentions subit au fil du temps.

"SP page 288. L'opération originaires de la rétention consiste seulement à aider à ce que la conscience développée des objectités temporelles se prolonge, bien qu'elle rétrécisse promptement ces objectités qui, conformément à l'apparition, sont fugitives, les laissant disparaître dans un lointain vide, indifférencié. Tout comme il en va de la modification d'orientation de l'éloignement spatial, dans laquelle un horizon extrêmement lointain offre toujours un terme dans lequel toutes les différences du plus proche et du plus lointain, de même toutes les autres différences phénoménales, se confondent et se dissipent, il en va ainsi du déclin dans le passé."

Pour décrire ces modifications de l'évolution des rétentions Husserl fait appel soit à des métaphores spatiales comme ici, soit à une schématisation géométrique que nous ne présenterons pas dans ce texte. Au rang des métaphores, "le rétrécissement", "l'éloignement", souvent l'indication dans d'autres textes que les rétentions "tombent" dans un passé toujours plus lointain, jusqu'à devenir non intuitive, ce que Husserl désigne du terme de "vide", comme dans "rétention vide", ou "représentation vide", ou "visée à vide".

"Toutes les différences de la succession et les différences de contenus qui se sont formées en elle se confondent, se rétrécissant toujours

plus, dans un lointain temporel qui a fini par effacer toutes les différences phénoménales. Et pourtant, elles sont phénoménalement contenues de manière cachée en lui. A partir de l'horizon conscient lointain devenu non intuitif (et non pas comme dans la conscience spatiale, où il est toujours encore intuitif), ceci ou cela peut, dans ce qui est impliqué, exercer une excitation particulière, affecter le moi, orienter son intérêt dans cette direction, de sorte que le lointain ressurgit à présent de nouveau sous la forme d'un ressouvenir qui rapproche le lointain dans la forme du « à nouveau »".

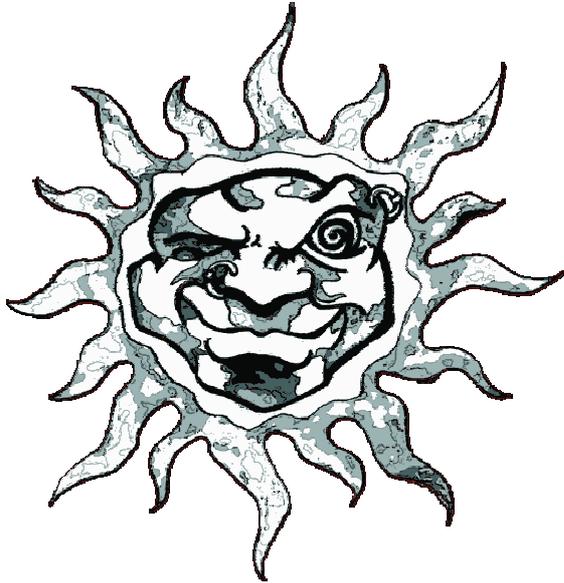
Mais le point important du devenir de ces rétentions est que lorsqu'elles perdent toute intuitivité, qu'elles sont devenues vides et apparemment indifférenciées, elles n'ont pas perdu pour autant la force d'éveil, c'est à dire le contenu intuitif dont elles étaient chargées au départ. Elles possèdent de façon cachée (cachée à la conscience de celui qui les porte en lui, je ne sais pas ce qui s'est mémorisé en moi !) la potentialité de devenir des ressouvenir intuitivement remplis.

Pourquoi Husserl n'est pas préoccupé par la mémorisation, au sens d'une activité volontaire de mémorisation. D'une part parce qu'il est facile à percevoir dans notre vécu que ce n'est pas ce que nous faisons, sauf à des moments particuliers et pour une part de ce à quoi nous sommes intéressés. Il est évident que le mécanisme de conservation du présent, du maintenant, ne peut être basé sur une activité volontaire, délibérée. Si c'était le cas, à chaque fois que nous cesserions d'avoir cette activité les objets immanents (nos pensées, nos images, nos émotions etc.) comme transcendants (les objets, le monde, les autres) disparaîtraient immédiatement de la conscience dès qu'ils ne sont plus perçus. Or, ils ne disparaissent pas de notre conscience, il y a donc bien une prolongation temporelle du perçu. C'est encore plus nets avec les objets temporels (un son, une image animée, un mouvement de danse, le passage d'un train) quand ils ne sont plus perçus, qu'ils ne stimulent plus nos récepteurs sensoriels (y compris après des sons à forte résonance, jusqu'à ce que cette dernière se soit complètement éteinte), ils ne disparaissent pas totalement de notre conscience.

D'autres propriétés des rétentions, n'apparaîtront que dans une analyse à rebours à parti de l'analyse du ressouvenir, et particulièrement de l'étape première de l'éveil des rétentions vides. Nous y reviendrons dans un prochain texte qui examinera ce que nous pouvons apprendre d'Husserl sur le ressouvenir.

Reprenons ce que nous avons appris sur la rétention pour essayer de cerner les points problématiques.

(suite au prochain numéro, la discussion sera présentée oralement le 29 mars).



Programme du séminaire

Lundi 29 mars 2004

de 10h à 17 h 30

Institut Reille

34 avenue Reille

75014 Paris tel :0143131212

Le séminaire portera sur les trois textes de ce numéro, après une présentation par les auteurs.

Explicititer

Journal de l'Association loi de 1901 GREX

Groupe de recherche sur l'explicitation

8 passage Montbrun

Paris 75014

01 40 47 86 80

courriel : grex@grex-fr.net,

site www.grex-fr.net

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256

Abonnement (cinq numéros) 30 euros

S o m m a i r e

n° 54 mars 2004

1-10 Objectif : recueillir de l'information. Oui mais laquelle. Armelle Balas.



10-21 Faire émerger l'activité du moi par l'approche psycho phénoménologique. Jacques Gaillard.



22-28 Modèle de la mémoire chez Husserl. 2/ La rétention. Pierre Vermersch.

Agenda des séminaires 2003-2004

Lundi 29 mars 2004

Lundi 7 juin 2004

Séminaire d'été 24 août au soir au 27 à 16h